

*Archivexemplar*

PRESSESCHAU  
REVUE de PRESSE  
RIVISTA della STAMPA

STUDIENGRUPPE FUER AUSSENPOLITIK UND  
ARBEITSGRUPPE FUER INFORMATION

GROUPE D'ETUDES DE POLITIQUE EXTERIEURE  
ET GROUPE DE TRAVAIL POUR LES QUESTIONS  
D'INFORMATION

GRUPPO DI STUDIO PER LA POLITICA ESTERA  
E GRUPPO DI LAVORO PER L'INFORMAZIONE

7.

Stand am - Etat au - Stato al :

2. 6. 1971

Bern / Paris, 10. Dezember 1970

SDA. Der Vorsteher des Eidgenössischen Politischen Departementes, Bundesrat Pierre Graber, beabsichtigt, den Lausanner Publizisten und Werbefachmann Roger Nordmann als Mitarbeiter beizuziehen. Nordmann hätte nach Angaben des EPD-Chefs Programme aufzustellen, welche die Beiziehung gewisser moderner Informationsmittel vorsehen, mit dem Ziel, der Oeffentlichkeit schwierige Fragen (UNO, EWG usw.), über die sie früher oder später zu befinden haben wird, verständlich zu machen.

Es wäre indessen verfrüht, die Ernennung Nordmanns als erfolgt zu betrachten, wie dies eine Zürcher Tageszeitung gemacht hat. Der Bundesrat hat noch darüber zu entscheiden, wenn auch das Projekt grundsätzlich bereits gebilligt wurde.

Bei der Mitarbeit des Lausanner Publizisten gehe es, so erinnerte Bundesrat Graber, der zurzeit in Paris weilt, gegenüber der SDA, nicht um Propaganda, sondern um die Verwendung moderner Informationsmethoden. Das Mandat Nordmanns werde ein temporäres sein, und der heutige Informationsdienst des EPD werde seine Bedeutung beibehalten.

---

Berne / Paris 10 décembre 1970

ATS. Il se confirme que M. Pierre Graber, chef du département politique fédéral, a l'intention de demander la collaboration de M. Roger Nordmann, publiciste et publicitaire à Lausanne, pour certaines tâches spéciales: des programmes prévoyant le recours à certains moyens d'information pour rendre familières au peuple des notions difficiles (ONU, Marché Commun, etc.), notions qu'il comprend mal et qu'il lui faut connaître, puisqu'il devra bientôt trancher de problèmes importants.

Il est toutefois prématuré de dire, comme l'a fait un quotidien zurichois, que la nomination soit chose faite. Le Conseil fédéral doit encore en délibérer, quand bien même il a déjà admis le principe de cette mission qui, a dit à l'ATS M. Graber (actuellement à Paris), ne ressortit "ni à l'information de presse ni à la propogande".

M. Graber a encore précisé que le mandat de M. Nordmann serait temporaire, et que le service d'information du département politique ne serait nullement touché.

Nationalzeitung, 11. Dezember 1970

## Public Relations für Graber?

Bundesrat Pierre Graber spielt schon seit einiger Zeit mit dem Gedanken, einen seiner besten sozialistischen Freunde, nämlich den im Welschland vom Radio her (Glückskette) und als Public-Relation-Mann bestens bekannten Roger Nordmann, nach Bern ins Bundeshaus zu holen. Nach einer am Donnerstag publizierten Agenturmeldung soll diese Ernennung nun unmittelbar bevorstehen.

Im Bundeshaus herrscht im Moment noch Unklarheit darüber, was Graber-Freund Nordmann in Bern tun soll. Die Pressedienste des Politischen Departements waren zuerst verschnipft, weil sie glaubten, Nordmann werde ihnen gewissermassen vor die Nase gesetzt. Offenbar soll aber dieser nicht selbst Information betreiben, sondern die Methoden der Information neu überdenken, und dabei vor allem Themenkreise, wie UNO, EWG und Entwicklungshilfe, speziell bearbeiten. Er soll, mit andern Worten, gewisse Informationen über aussenpolitische Zukunftsaufgaben so gestalten, dass sie beim grossen Publikum ankommen.

Die Idee ist an sich gut. Die Information aus dem Politischen Departement und dem Bundeshaus überhaupt, die in den letzten Jahren bereits erheblich verbessert worden ist, sollte ohne Zweifel lebendiger und publikumswirksamer gestaltet werden. Da Aussenpolitik ohnehin dem Durchschnittsbürger ziemlich schnuppe ist und auf gefühlsmässige isolationistische Abneigungstendenzen stösst, ist eine zusätzliche Anstrengung auf diesem Gebiet an sich zu begrüssen.

Immerhin dürfen in diesem Zusammenhang zwei Einwände nicht übersehen werden. Einmal ist die Person Roger Nordmann, trotz dessen Qualitäten, nicht unbestritten. Er betreibt zurzeit Public Relations für alles mögliche, für Grossfirmen, wie Nestlé, für die Stadt Zürich. Er ist mit dem bestbekannt-berühmtesten Büro Farner verbunden und hat in der Vergangenheit für

das «Image» Grabers im Kanton Waadt geworben. Also eine vielschillernde Persönlichkeit, die nicht jedermann geheuer ist.

Der zweite Einwand betrifft den materiellen Inhalt des vom cleveren und offenbar ziemlich teure PR-Mann Nordmann zu verkaufenden Informationen; Was soll dieser dem grossen Publikum, dem «Mann von der Strasse», den offenbar speziell anvisierten Schülern mitteilen?

In diesem Zusammenhang muss festgestellt werden, dass sich Aussenminister Pierre Graber seit seinem Amtsantritt (anfangs 1970) nie so eindeutig auf gewisse Ziele festgelegt hat wie sein Vorgänger Spühler. Zum Thema UNO z. B. hat er sich immer um einige Grade nuancierter ausgedrückt. Sein «Engagement» für die Entwicklungshilfe ist bisher auch nicht mit aller Eindeutigkeit zum Ausdruck gekommen. Zum Thema «EWG» muss er sich, unter den gegenwärtigen Umständen, sehr umsichtig ausdrücken. Auch zu andern aussenpolitischen Themen (europäische Sicherheitskonferenz, Konventionen des Europarates usw.) hat er sich bisher nie endgültig festlegen lassen.

So muss man sich die Frage stellen, wie die Aufgabe formuliert sein wird, die Pierre Graber offenbar seinem Busenfreund Nordmann zu überbinden gedenkt. Ein PR-Mann kann in der Regel nur dann ein Produkt gut verkaufen, wenn dieses klar definierbare Charakteristika aufweist. Ist dies nicht der Fall, dann kann auch der geschickteste Manager nicht viel ausrichten.

Es wäre zu wünschen, dass Bundesrat Graber die schweizerische Öffentlichkeit in Bälde ausführlicher über seine Pläne unterrichten wird. Ansonst könnte nämlich allzu leicht der Eindruck entstehen, unser vor allem in der deutschen Schweiz nicht umstrittene Aussenminister wolle unter dem Deckmantel aussenpolitischer Informationen seinen Freund und PR-Kosmetiker Nordmann engagieren, um sein persönliches «Image» pflegen zu lassen. Henri Stranner

Tribune de Genève, 11 décembre 1970

Pour que les Suisses participent davantage à la politique étrangère de leur pays

## Roger Nordmann va bientôt entrer dans l'état-major de M. Graber

Berne. — L'état-major du Département politique de M. Pierre Graber comptera bientôt peut-être un homme bien connu du public de Suisse romande: M. Roger Nordmann. Sa désignation par le Conseil fédéral pourrait intervenir dans les prochaines semaines. Le bruit en courait depuis longtemps. Désormais, nous disposons des premiers éléments de certitude.

C'est d'une tâche entièrement nouvelle que M. Nordmann sera chargé. Il aura pour objectif de découvrir les moyens de faire connaître à l'opinion helvétique quelques-uns des grands thèmes de la politique extérieure suisse contemporaine: intégration européenne, coopération technique, organisation des Nations Unies.

### Le travail d'un publicitaire

Le travail de M. Roger Nordmann sera — un peu — celui d'un publicitaire. Au Département politique, on explique: «A moins d'être spécialistes, les gens ne sont plus en mesure de lire tout, de s'intéresser à tout. De très considérables affaires nationales leur restent ainsi étrangères.»

La médiocre participation électorale lors de votations pourtant cruciales en est l'une des illustrations. Il faut par conséquent mettre en œuvre d'autres techniques de communications. Le recours au film, à l'image devient l'un des seuls payant. Pourquoi? Parce que c'est là l'une des rares choses que le gros public accepte encore de regarder.»

### Mandat limité dans le temps

On le voit: les fonctions de M. Roger Nordmann seront totalement distinctes de celles des autres membres du «brain-trust» de M. Graber. Elles ne

recouperont ni celles du secrétaire général, ni celles du secrétaire particulier du ministre, ni celles encore du responsable de la presse et de l'information. D'ailleurs, M. Nordmann n'aura pas le statut de fonctionnaire. Son mandat sera limité dans le temps.

Pour l'instant, le Département politique est le seul de nos ministères à envisager semblable innovation, mais d'autres y songent. Déjà, M. Nello Celio — le chef des Finances et Douanes — en avait usé pour une expérience isolée: la campagne pour l'amnistie fiscale.

Le Tessinois s'était d'ailleurs adressé — notamment — au même Roger Nordmann.

### Collaboration éventuelle

La récente nomination de M. Christoph Eckenstein au Département de l'économie publique n'avait pas la même destination. M. Eckenstein exerce, pour la division du commerce, des fonctions proches de celles d'un chef de service de presse et d'information. Il est

plus spécialement chargé de s'occuper de l'intégration européenne et des rapports de la Suisse avec la Communauté des Six. Mais il pourra arriver que les deux hommes — MM. Nordmann et Eckenstein — soient conduits à collaborer.

Un dernier point. M. Nordmann — homme de presse, de radio et de télévision — était jusqu'à présent à la tête du « Bureau d'étude publicitaire » (BEP). On le sait: cette entreprise vient de passer partiellement sous le contrôle du Bureau Forner, la plus vaste affaire de « relations publiques » de Suisse.

Forner et le BEP ont par ailleurs d'importantes relations avec le groupe Nestlé.

Y a-t-il danger? « Non! » répond-on au Département politique. « Nous mettrons à la disposition de M. Nordmann un bureau et une secrétaire. Il ne dépendra que de nous et ne travaillera que sur notre demande. L'indépendance de sa fonction « fédérale » sera dès lors garantie ».

G. P. B.

Der Bund, 19. Februar 1971

## Beruhigungspillen statt Mitentscheiden?

Te. ... eine Kommission wurde eingesetzt mit dem Auftrag, alle Probleme zu überprüfen ... eine Kommission ist an der Arbeit und wird Vorschläge unterbreiten ... Noch und noch begegnen wir dieser bald stereotypen Formulierung, und beruhigt, es werde zu seinem Besten alles Wünschenswerte vorgekehrt und erwogen, kann sich der «gewöhnliche» Bürger seinen privaten Liebhabereien hingeben. Mit solchen Mitteilungen wird doch meist bewusst der Eindruck zu erwecken versucht, die ganze Angelegenheit gehe auch schon weitgehend in bester Ordnung, die kritischen Stimmen könnten demnach verstummen, zu schwärender Unruhe sei schon gar keine Ursache mehr vorhanden und die zweifelnden Geister, es werde zu wenig vorausschauend getan, könnten sich füglich besänftigen.

Dabei ist doch zu beachten, dass mit der Ernennung und Einsetzung einer Kommission beileibe noch gar nichts gewonnen, noch kein Schritt in Richtung einer Lösung getan, ja nicht einmal Gewähr geboten ist, dass das Problem gründlich und namentlich unvoreingenommen genug angepackt und durchleuchtet wird. Doch dessen ungeachtet wirkt die Mitteilung, eine Kommission habe sich einer Sache bereits angenommen oder werde das demnächst tun, selbst in Kreisen erfahrener

Politiker, in Parlamenten und bei im allgemeinen kritisch eingestellten Presseleuten wie eine kräftige Beruhigungspille. Wenn aber schon in diesen Kreisen eine ausgesprochene Kommissionsgläubigkeit grassiert, wie viel eher erliegt der «gewöhnliche» Bürger der Gefahr der blindgläubigen Vertrauensseligkeit. Vertrauensseligkeit jedoch schläfert ein und erstickt mählich, aber mit Gewissheit jede noch so heilsame Skepsis.

Ist es denn nicht so, dass eine gesunde Dosis wachen Misstrauens gegenüber der Tätigkeit der staatlichen Organe notwendig ist, sollen sie vor dem vollständigen Absinken ins rein Routinemässige bewahrt werden, bewahrt auch vor der jede gesunde Initiative abtötenden Selbstzufriedenheit mit blosser Verwaltungstätigkeit, wo doch zukunftsgerichtetes Gestalten und selbstkritisches Wägen und ein verantwortungsträchtiges Entscheiden dringend geboten wären? Ist es nicht so, dass allzu lange ungeachtet der in stürmisches Tempo geratenen technischen, gesellschaftlichen und geistigen Entwicklung ein stagnierendes Sich-treiben-Lassen und eine passive Es-wird-sich-schon-geben-Haltung den Gang der politischen Tätigkeiten in allen Kreisen, in den Parteien, in den Parlamenten, in den Exekutiven und in den Verwaltungen, kennzeichneten?

Kann diesem Zustand mit einer Inflation von Kommissionen, mit einer eigentlichen Kommissionitis begegnet, kann zielgerichtete Bewegung in den zähflüssigen Lavastrom des bisherigen Entscheidungsmechanismus gebracht werden? Dass die Kommissionitis wie Sumpflüen ins Kraut zu schiessen begann, zeigt z. B. in der eidgenössischen Haushaltsrechnung der Aufwandposten «Kommissionsmitglieder, Sachverständige und Hilfskräfte», welcher von 40,7 Mio Fr. im Jahr 1968 auf nicht weniger denn 67,7 Mio Fr. im Budget für 1971 ausgeweitet wurde. Eine wahrhaft imposante Steigerung der Kommissionstätigkeit muss hinter einer solchen Ausgabenvermehrung stecken, eine Tatsache, die vom Bürger leicht als beruhigende Feststellung hingenommen werden könnte, es sei wirklich alles zum besten bestellt.

Leider sagt freilich die Quantität auch hier noch nichts aus über die Qualität. Wie weit beispielsweise sind wir trotz Kommissionen in den Erkenntnissen über die langfristigen Wirkungen der Insektizide in der Landwirtschaft, über die langfristigen Auswirkungen chemischer Düngemittel, über die Wirkungen der Beimischung von Blei zum Benzin, über die Dauererwärmung von Gewässern durch Kühlwasser der Atomkraftwerke usw. gekommen? Bedurfte es beispielsweise in der AHV trotz Bestehens von Fachkommissionen nicht des Mittels der Volksinitiativen, um im Ausbau der zweiten Vorsorgesäule (Pensionskassen) einen nennenswerten Schritt vorwärts zu kommen und sich nicht bloss mit schönen Vertröstungen über die angebliche Tragfähigkeit dieser Säule abfinden zu müssen? Die Beispiele liessen sich beliebig vermehren. Wie wenig im übrigen auch die Empfehlungen von Fachleutekommissionen unkritisch als sakrosankt hingenommen werden dürfen, beweisen jene für den Bau von innerstädtischen Autobahnen (Expressstrassen), deren Unhaltbarkeit heute doch weitgehend erkannt wird.

Abgesehen davon, dass also auch gegenüber den Entscheiden und den Empfehlungen von wohlbestallten Kommissionen eine gesunde Dosis wacher Skepsis angebracht ist, stellt sich noch die staatspolitisch gewichtige Frage nach der Verantwortlichkeit. Wer übernimmt eigentlich für die Empfehlungen und die Richtlinien von Kommissionen die Verantwortung? Nehmen wir den konkreten Fall der Gewässererwärmung durch Kühlwasserentnahmen. Angenommen, die Empfehlung der Kommission, eine Erwärmung um durchgehend 2 bis 3 Grad sei tragbar, erweise sich als Fehlempfehlung, wodurch der Haushalt unserer Flüsse und Seen grundlegend und in kaum mehr gut zu machender Weise verändert wird – worin besteht die Verantwortung der zuständigen Kommission?

Dabei übernehmen solche Kommissionen in der Regel eine noch höhere Verantwortung als selbst in höchsten Regierungsfunktionen stehende, nota bene vom Volk oder dessen Vertretern gewählte Persönlichkeiten. Denn ihre Empfehlungen dienen doch regelmässig als Entscheidungsgrundlagen für die vor dem Volk verantwortlichen Instanzen. Heute scheint angesichts des erreichten Ausmasses der Kommissionstätigkeiten der Zeitpunkt gekommen, da diese Frage raschestens einer Antwort bedarf.

Wie steht es im übrigen mit den letztinstanzlichen Entscheidungsbefugnissen des Souveräns in unserer direkten Demokratie? Abgesehen von einem sich verstärkenden Gefühl, diesen Kommissionen mehr und mehr ausgeliefert zu sein und in der eigenen Beurteilung durch die Kommissionsentscheide oder -empfehlungen in des Wortes wahrstem Sinne manipuliert zu

werden, stellt sich doch die Frage, wann, d. h. in welchem Stadium der Vorabklärung und Vorentscheide durch Kommissionen dem Souverän das ihm zustehende Mitentscheidungsrecht eingeräumt werden sollte, und namentlich auch in welcher Gestalt. Denn die Kommissionsempfehlungen bedeuten doch schon weitgehend Weichenstellungen und Vorentscheide, die sehr oft nicht mehr geändert werden können. Alle nachfolgenden Entscheide sind somit vorgespurt. Müssten die Kommissionen deshalb nicht angehalten werden, in allen Fällen Alternativen zu präsentieren statt fertige «Lösungen», die sich leicht als Fehllösungen entpuppen oder sich doch in Entwicklungen niederschlagen könnten, deren Folgen die Gesamtheit der «gewöhnlichen» Bürger in vielfältiger Form zu tragen hat? Denken wir an die gegenwärtigen Studien für die Raumplanung, wo von Siedlungskorridoren, von Bandstädten oder von metropolitanen Ballungszentren usw. die Rede ist. Hier – wie in zahllosen andern Fällen – stellt sich die gewichtige, ja schicksalhafte Frage, in welchem Zeitpunkt der Souverän zum Mitentscheiden aufgerufen werden soll, und ob ihm nicht unter allen Umständen Alternativvorschläge zu unterbreiten wären.

Kurz, die grassierende Kommissionitis, die von der Fülle der zur Bearbeitung und Lösung sich anbietenden Probleme her durchaus gerechtfertigt sein mag, ruft nach einem gründlichen Ueberdenken der Verantwortlichkeiten und der mitverantwortlichen Mitwirkung des Souveräns, soll sie nicht zum Staat im Staate werden.

Erich Tenger

Bern, den 8. März 1971

PressemitteilungStudiengruppe für Aussenpolitik

Die internationalen Beziehungen haben in den letzten Jahren - zum Teil als Folge des wissenschaftlichen und technischen Fortschrittes, zum Teil infolge politischer Entwicklungen - grundlegende Wandlungen erfahren. Andererseits ist vorauszusagen, dass das Schweizer Volk in absehbarer Zukunft zu schwerwiegenden aussenpolitischen Fragen Stellung nehmen muss.

Um den erhöhten Anforderungen gerecht zu werden, die sowohl an die Gestaltung der Aussenpolitik als auch an die Information der Öffentlichkeit gestellt werden, hat das Politische Departement im Einvernehmen mit dem Bundesrat beschlossen, sein Instrumentarium durch die Schaffung zweier Gremien zu vervollständigen.

Das erste ist eine Studiengruppe für Aussenpolitik, der folgende in aussenpolitischen Fragen versierte Persönlichkeiten angehören:

Herren Minister G. Bauer, Präsident der Vereinigung Schweizerischer Uhrenfabrikanten, Hauterive NE

P. Béguin, Journalist, Lausanne

G.A. Chevallaz, Nationalrat, Lausanne

Professor Chr. Dominicé, Dekan der juristischen Fakultät der Universität Genf, Genf

Dr. D. Frei, Privatdozent an der Universität Zürich, Zürich

Dr. K. Furgler, Nationalrat, St. Gallen

Professor W. Hofer, Nationalrat, Stettlen BE

G. Lepori, alt Botschafter, Lugano

Dr. Fred Luchsinger, Chefredaktor der Neuen Zürcher Zeitung, Zürich

Botschafter P. Micheli, ehemaliger Generalsekretär des Eidgenössischen Politischen Departements, Genf

Dr. W. Renschler, Nationalrat, Zürich

O. Reverdin, Nationalrat, Genf

Dr.Dr. h.c.V. Umbricht, Mitglied des Verwaltungsrates Ciba-Geigy, Basel

W. Vontobel, Nationalrat, Zürich

Ständerat Dr. W. Wenk, Präsident der Schweizer Delegation beim Europarat, Riehen

Das Departement wird ferner, im Interesse einer sachkundigen Basis-Information, eine Arbeitsgruppe von Fachleuten der Publizistik bestellen, deren Hauptaufgabe darin besteht, das Departement mit Bezug auf Informationsmethoden und Programmen zu beraten.

C o m m u n i q u éGroupe d'études de politique extérieure

Les relations internationales ont connu, ces dernières années, des mutations fondamentales, dues en partie au progrès scientifique et technique et en partie au développement politique. Il est à prévoir d'autre part que dans un proche avenir le peuple suisse devra prendre position à l'égard d'importants problèmes de politique extérieure.

Pour faire face aux exigences accrues qui se posent aussi bien dans l'élaboration de la politique étrangère qu'en matière d'information de l'opinion publique, le Département politique a décidé, en accord avec le Conseil fédéral, de compléter son instrument de travail en créant deux organes d'études

Le premier est un groupe d'études de politique extérieure composé de personnalités versées dans les affaires internationales et dont les noms suivent:

- MM. le Ministre G. Bauer, Président de la Fédération Horlogère Suisse, Hauterive NE
- P. Béguin, journaliste, Lausanne
- G.A. Chevallaz, Conseiller national, Lausanne
- le Professeur Ch. Dominicé, Doyen de la Faculté de droit de l'Université de Genève, Genève
- D. Frei, Privat-Docent, Université de Zurich, Zurich
- K. Furgler, Conseiller national, St-Gall
- le Professeur W. Hofer, Conseiller national, Stettlen BE
- G. Lepori, ancien Ambassadeur, Lugano
- F. Luchsinger, Rédacteur en chef de la Neue Zürcher Zeitung, Zurich
- l'Ambassadeur P. Micheli, ancien Secrétaire général du Département politique fédéral, Genève
- W. Renschler, Conseiller national, Zurich
- O. Reverdin, Conseiller national, Genève
- V. Umbricht, Membre du Conseil d'administration de Ciba-Geigy, Bâle
- W. Vontobel, Conseiller national, Zurich
- W. Wenk, Conseiller aux Etats, Président de la Délégation suisse auprès du Conseil de l'Europe, Riehen

Dans l'intérêt d'une information de base adéquate, le Département constituera en outre un groupe de travail, composé de spécialistes des moyens de communication. Il aura pour tâche essentielle de conseiller le Département en matière de méthodes et de programmes d'information.

Vaterland, 9. März 1971

## ~~Erweitertes Instrumentarium~~ des Politischen Departementes

-g. Bern, 8. März 1971

Das Eidgenössische Politische Departement liess am Montag im Journalistenzimmer eine Pressemitteilung auflegen, die in harmloser Form die Bestellung einer Studiengruppe und einer Arbeitsgruppe des Politischen Departementes bekannt gibt. Konkret wird zu nächst die

### Studiengruppe für Aussenpolitik

wie folgt vorgestellt:

«Die internationalen Beziehungen haben in den letzten Jahren — zum Teil als Folge des wissenschaftlichen und technischen Fortschrittes, zum Teil infolge politischer Entwicklungen — grundlegende Wandlungen erfahren. Andererseits ist vorauszusagen, dass das Schweizer Volk in absehbarer Zukunft zu schwerwiegenden aussenpolitischen Fragen Stellung nehmen muss.

Um den erhöhten Anforderungen gerecht zu werden, die sowohl an die Gestaltung der Aussenpolitik als auch an die Information der Öffentlichkeit gestellt werden, hat das Politische Departement im Einvernehmen mit dem Bundesrat beschlossen, sein Instrumentarium durch die Schaffung zweier Gremien zu vervollständigen.»

Der Studiengruppe für Aussenpolitik gehören folgende Persönlichkeiten an:•••

Es handelt sich bei dieser Studiengruppe, wie von zuständiger Seite des Politischen Departementes bestätigt wurde, um ein beratendes Gremium, das bei der Abklärung mitzuhelfen habe, in welche Weise sich die Schweiz ins Weltgeschehen einordnen kann. Praktisch geht es also um die Ausarbeitung von Leitlinien für unsere Aussenpolitik, wobei auf die enge Fühlungnahme mit der Handelsabteilung des Volkswirtschaftsdepartementes Gewicht gelegt wird. Visiert werden damit die Probleme, die sich mit der Integration stellen, wobei die Fragen der direkten Demokratie und des Föderalismus, besonders aber auch der Neutralität aktuell werden. Als ebenso dornige Aufgabe stellt sich die Klärung unseres Verhältnisses zur Uno.

Was bei der Zusammensetzung dieser Studiengruppe auffällt, ist die Tatsache, dass weitgehend wieder Persönlichkeiten aufscheinen, die schon bisher beigezogen zu werden pflegten und überlastet sind. Da es sich zudem um eine gemischte Studiengruppe handelt, sind Friktionen mit den aussenpolitischen Kommissionen der eidgenössischen Räte nicht ausgeschlossen.

### Die Arbeitsgruppe für Basis-Aufklärung

erscheint bisher nur vage umrissen. Die Pressemitteilung des Politischen Departementes begnügt sich mit der lapidaren Feststellung, es werde «ferner, im Interesse einer sachkundigen Basis-Information, eine Arbeitsgruppe von Fachleuten der Publizistik bestellen, deren Hauptaufgabe darin besteht, das Departement mit Bezug auf Informationsmethoden und Programmen zu beraten».

Wie von zuständiger Stelle des Politischen Departementes zu erfahren war, besteht die wesentliche Aufgabe dieser Arbeitsgruppe in der Aufklärung der öffentlichen Meinung im Blick auf die fälligen grossen aussenpolitischen Entscheide. Mit den bisher gewohnten Mitteln sei die öffentliche Meinung nicht mehr zu erfassen, notwendig sei der Einsatz der modernen Kommunikationsmittel. Zuerst gelte es die Objekte der Aufklärungsaktion, die nicht nur die heutigen, auch die kommenden Stimmbürger- und Stimmbürgerinnen — also auch die Schuljugend — zu erfassen habe, seien dann die Fragen zu klären und zu beantworten. Es gehe um die indirekte Beeinflussung der öffentlichen Meinung, die dem Einfluss der Parteien und der politischen Presse weitgehend entglitten sei.

Diese Arbeitsgruppe für Aufklärung des Politischen Departementes hat bereits ihre Geschichte. Vor Monaten schon ist durchgesickert, Bundesrat Graber trage sich mit dem Gedanken, den westschweizerischen «Public-Relations»-Mann Roger Nordmann für sich und sein Departement zu verpflichten. Das Presse-Echo hat nun offenbar zur Revision des Plans geführt. Die Zusammensetzung der Arbeitsgruppe liegt noch im Dunkeln. Fest steht nur, dass Roger Nordmann die massgebendste Rolle in der geplanten Aufklärungsgruppe zu spielen haben wird. Darüber kann auch nicht der Hinweis hinwegtäuschen, dass auch Christoph Eckstein, der Informationschef für Integrationsfragen, ihr angehören wird. Man darf darauf gespannt sein, wer weiter in diese Aufklärungsgruppe berufen wird. So oder so: Eine sehr kritische Verfolgung des weitem Geschehens ist notwendig! Selbst der Chef des Politischen Departementes musste zugeben, dass die Grenzen zwischen didaktischer und propagandistischer Aufklärung fließend sind. Ein staatliches Propaganda-Amt — auch unter der Firmenbezeichnung «Arbeitsgruppe für Basis-Aufklärung» — ist so ziemlich das letzte, was wir brauchen und was unserer öffentlichen Meinung zumutbar ist!



NZZ, 9. März 1971

## Eine außenpolitische Studiengruppe

\* Bern, 8. März

Das Politische Departement hat eine neue Studiengruppe für Außenpolitik geschaffen. Es gehören ihr 15 Persönlichkeiten an, die sich in beruflicher, politischer oder wissenschaftlicher Funktion mit außenpolitischen Fragen befassen. Die Bestellung eines derartigen *Teams von Sachverständigen* soll dazu beitragen, das außenpolitische Instrumentarium des Departements und des Bundesrates zu erweitern und die erhöhten Anforderungen erfüllen helfen, die an die Gestaltung der Außenpolitik gestellt werden. Die amtliche Mitteilung weist in diesem Zusammenhang auf die grundlegenden Wandlungen hin, die die internationalen Beziehungen in den letzten Jahren nicht zuletzt auf Grund des wissenschaftlichen und technischen Fortschrittes sowie als Folge politischer Entwicklungen erfahren haben. So wird im besonderen die europäische Integration das Schweizervolk mit außenpolitischen Fragen von großer Tragweite konfrontieren.

Die neugeschaffene Studiengruppe übt ihre Funktion auf der Stufe Departement und Bundesrat in gewissem Sinn als *Gesprächspartner von Regierung und Verwaltung* aus. Gegenüber dem Parlament und seinen außenpolitischen Kommissionen erscheint somit von vornherein eine klare Trennlinie gegeben. Eine Minderung des

konsultativen Gewichts der außenpolitischen Parlamentsausschüsse dürfte schon dadurch weitgehend ausgeschlossen sein, daß beide eidgenössischen Räte repräsentativ in der Studiengruppe vertreten sind. Auch die Landesparteien sind nach den Spielregeln des in solchen Fällen üblichen helvetischen Puzzles berücksichtigt.

Schwieriger und daher noch nicht ganz bereinigt ist die Schaffung einer *Arbeitsgruppe für außenpolitische Information*, die das Politische Departement neben der erwähnten Studiengruppe zu bilden plant. Diesem Gremium, dem neben Vertretern der Verwaltung Publizisten angehören sollen, würde die Aufgabe übertragen, das Departement in der Wahl der Methoden der Information zu beraten. Auf diesem informationspolitischen Feld lassen sich die Grenzen der Zuständigkeit erheblich weniger klar erkennen als im institutionellen Mechanismus der Meinungsbildung und Entscheidung der politischen Behörden. Wie und wie weit sich allenfalls die Regierung in den Prozeß der öffentlichen Meinungsbildung außerhalb der direkten Konfrontation mit dem parlamentarischen Gesprächspartner einschalten kann und soll, bleibt eine neuralgische Angelegenheit. Hier wachen Parteien, Presse, Radio und Fernsehen mit erheblicher Eifersucht über ihre angestammten Domänen.

Der Studiengruppe für Außenpolitik gehören folgende *Persönlichkeiten* an: ...

Tribune de Genève, 9. März 1971

On prend  
les mêmes...

On le dit ouvertement au Palais fédéral: « si le groupe d'études de politique extérieure avait existé, l'aide internationale en cas de catastrophe aurait sans doute pris un meilleur départ! »

Nous ne sommes pas loin de partager cette opinion. C'est en effet une campagne de presse qui a crevé un « ballon d'essai » tendant à remettre à la Croix-Rouge suisse la charge d'une telle entreprise et donnant l'impression que le Département politique cherche à se défiler. L'affaire est désormais remise en route sur d'autres bases.

Une crainte surgit pourtant immédiatement: ce groupe de personnalités va-t-il tout simplement « court-circuiter » le parlement et les commissions des affaires étrangères? C'est la crainte du fait accompli. Rappelons toutefois que les députés n'interviennent que lorsqu'un projet concret est présenté au Parlement, et que, de toute manière, le Conseil fédéral s'entoure de conseils avant de se lancer dans une nouvelle aventure.

Il s'agit donc de donner un certain cadre institutionnel à des contacts jusqu'ici très personnels.

En introduisant pas moins de sept parlementaires dans ce groupe, appartenant à six partis différents, on donne à l'Assemblée fédérale des garanties réelles. A eux de tenir au cou-

rant les membres de leurs groupes parlementaires s'ils le jugent nécessaires.

L'essentiel pour le Département politique est de pouvoir bénéficier de la collaboration d'hommes responsables et qui ont le temps de se livrer à des réflexions sur notre temps.

C'est sur ce point que nous ne cacherons pas nos craintes: s'il est important de faire appel à des hommes hautement qualifiés, ceux-là sont souvent mis à très forte contribution dans les domaines les plus divers, et l'on se demande, s'ils ont matériellement le temps de se consacrer à une tâche supplémentaire aussi accapariante.

La Suisse manque-t-elle à ce point de personnalités que l'on doive aussi régulièrement se retourner vers un petit groupe de privilégiés?

Jean RYNIKER

Ein Hilfsorgan für das Eidgenössische Politische Departement

# Aussenpolitik mit neuen Impulsen?

Mit einer soeben ins Leben gerufenen Studiengruppe möchte das Eidgenössische Politische Departement sein aussenpolitisches Instrumentarium und darüber hinaus auch jenes der Landesregierung erweitern. Die Schaffung der «Studiengruppe für Aussenpolitik» steht im Zusammenhang mit der Tatsache, dass das Schweizer Volk in absehbarer Zeit «zu schwerwiegenden aussenpolitischen Fragen» — so das amtliche Communiqué — Stellung nehmen muss.

Es ist zweifelsohne ein lobenswertes Unterfangen des Politischen Departements, zur Gestaltung der schweizerischen Aussenpolitik einen von der Verwaltung unabhängigen Stab beizuziehen. Eine «aktivere Aussenpolitik», wie sie ja immer wieder verlangt wird, setzt voraus, dass man im zuständigen Departement genau weiss, was man will. Ohne prospektives Denken — notwendige Geistesübungen, die man in der Wirtschaft schon seit langem kennt — geht es auch in der Politik nicht mehr. So weit, so gut!

Im Bonjour-Bericht kann nachgelesen werden, dass die aussenpolitischen Kommissionen des Parlamentes in früheren Jahren von der Landesregierung nur selten konsultiert und über Angelegenheiten der Aussenpolitik informiert wurden. Die Landesregierung betrachtete damals die Aussenpolitik als ihre ureigenste Domäne, von der man mit Vorteil «unbefugte» Parlamentarier fernhielt. Die Zeiten haben sich inzwischen geändert. Die aussenpolitischen Kommissionen des Parlamentes können heute Einfluss auf die Gestaltung der schweizerischen Aussenpolitik nehmen. Ob sie jeweils alle Möglichkeiten der aktiven Mitarbeit, der geistigen «Durchblutung» unserer Politik nach aussen auszuschöpfen vermögen, ist eine andere Frage. Wobei nicht zu übersehen ist, dass dem Milizparlament in seiner heutigen Form auch hier, wie anderswo, Grenzen gesetzt sind.

Nun soll also eine Studiengruppe, bestehend aus fünfzehn Männern, Leitlinien einer aktiven schweizerischen Aussenpolitik erarbeiten, diskutieren. Als Gesprächspartner dienen der Studiengruppe von Fall zu Fall Regierung und Verwaltung. Auf die Einsetzung eines « aussenpolitischen Beraters » etwa im Stil des amerikanischen Präsidenten mit seinem Henry Kissinger wollte man im Bundeshaus anscheinend verzichten. Es sprechen gewichtige Argumente gegen die Einsetzung eines «helvetischen Supermannes» für Aussenpolitik. Bleibt demnach nur noch die Kommission oder die «Studiengruppe», wie sie bei der Bekanntgabe auch offiziell genannt wurde. Schon manche gute Idee ist in dem Moment zunichte gemacht worden, als man daran ging, sie zu verwirklichen. Bei der Schaffung der Studiengruppe für Aussenpolitik

scheint sich diese Tatsache wieder einmal bestätigt zu haben. Die Studiengruppe zählt fünfzehn Mitglieder, alles ehrenwerte Männer, für die Aussenpolitik kein Buch mit sieben Siegeln ist. Trotzdem hegen wir Bedenken. Zum ersten: Von den fünfzehn Weisen des Politischen Departementes stehen praktisch alle mitten in einem arbeitsreichen Tagesablauf. Wir fragen uns, wo die Männer die Zeit hernehmen wollen, um Leitlinien für eine schweizerische Aussenpolitik gemeinsam zu erarbeiten. Bundesrat Graber teilte zu Wochenanfang mit, die Studiengruppe solle pro Jahr vier bis fünf Sitzungen abhalten. Ist es da noch möglich, ein umfassendes Inventar helvetischer Aussenpolitik vorzunehmen, Leitlinien zu entwerfen und Lösungsmöglichkeiten konkreter Fragen aufzuzeigen, wenn diese Studiengruppe zum vorneherein in ihrem Aktionsradius zeitlich derart eingeschränkt wird? Oder richtet sich dieser Fahrplan nach den arbeitsökonomischen Möglichkeiten der Mitglieder der Studiengruppe? Zweifel daran, in vier bis fünf Sitzungen pro Jahr mit dem umfangreichen Pflichtenheft auch nur annähernd zu Rande zu kommen, scheinen uns berechtigt zu sein.

Sodann — dies zum zweiten — halten wir die Zusammensetzung der verwaltungsunabhängigen Gruppe aus einem andern Umstand für wenig glücklich. Sieben der fünfzehn Mitglieder sind eidgenössische Parlamentarier, wovon wiederum drei der Kommission für auswärtige Angelegenheiten des Nationalrates angehören. Abgesehen davon, dass das Verhältnis zwischen den aussenpolitischen Kommissionen des Parlamentes und der Studiengruppe für Aussenpolitik für die Öffentlichkeit weitgehend unklar ist, beziehungsweise die Abgrenzungen ihrer Tätigkeitsbereiche nicht ersichtlich sind, hätte es im Interesse der Sache gelegen, von der Einbeziehung eidgenössischer Parlamentarier in diese Studienkommission Abstand zu nehmen. Unter dem Gesichtspunkt einer strikten Trennung zwischen einer unabhängigen Expertengruppe, den aussenpolitischen Parlamentskommissionen und dem Parlament hätte sich ein Fernhalten eidgenössischer Parlamentarier von dieser Kommission geradezu aufgedrängt. Dass man nach dem 7. Februar 1971 keine Frau in die Studiengruppe berufen und auch auf die Berücksichtigung jüngerer Jahrgänge verzichtet hat, sei nur am Rande erwähnt.

Bei allem guten Willen im Eidgenössischen Politischen Departement, unsere Aussenpolitik unter die kritische Lupe nehmen zu lassen, vermögen wir nicht recht einzusehen, wie von der «Studiengruppe für Aussenpolitik» neue und dies vor allem: wirksame Impulse ausgehen könnten — Impulse, deren wir dringend benötigen.

Walter Brülisauer

Solothurner Zeitung, 9. März 1971

Tages - Anzeiger, 9. März 1971

## Bern bleibt Bern

Der Vorsteher des Politischen Departements und mit ihm der Gesamtbundesrat sollen Berater in Sachen Aussenpolitik und Basisinformation erhalten (siehe Artikel auf dieser Seite). Man kennt das System des nicht in die Verwaltung integrierten aussenpolitischen Beraters aus den USA: Kissinger berät Nixon. Die Schweiz, wie wäre es anders möglich, fand statt einer Einzelperson eine Kommission.

Einige Bemerkungen zu beiden Beratergremien drängen sich auf. Zur Studiengruppe für Aussenpolitik: Die Erkenntnis ist nicht von der Hand zu weisen, dass »die internationalen Beziehungen in den letzten Jahren grundlegende Aenderungen erfahren haben«. Dass man sich der veränderten Situation anpassen will, indem man sich ein besseres Instrumentarium zur Bewältigung der neuen Probleme schafft, ist sicher richtig. Das man sich dazu — entsprechend der pluralistischen Gesellschaft der Schweiz — einer Gruppe statt eines Einzelnen bedient, mag ebenfalls angehen. Im Prinzip ist die Schaffung dieser Gruppe richtig.

Allerdings nur im Prinzip. Schaut man sich die Zusammensetzung an, folgt die kalte Dusche. Alle diese 15 Leute machten und machen schon lange Aussenpolitik. Ihre Ideen, ihre Diskussionen, ihre Anregungen sind bekannt. Ihr Durchschnittsalter wird zwischen 55 und 60 Jahren liegen. Vertreter der Frauen, Vertreter der jungen (der kommenden) Generation fehlen. Aus dieser Gruppe wird nichts Neues hervorgehen, man wird nach grundsätzlichen Diskussionen das Bestehende als

richtig empfehlen, ungeachtet der »grundlegenden Wandlungen«, die die internationalen Beziehungen in den letzten Jahren erfahren haben. Die verwaltungsextern Etablierten werden somit zum Alibi für die verwaltungsimtern Etablierten.

Abgesehen davon: Diese 15 Leute haben einfach keine Zeit. Sie sind in Politik, in Wirtschaft und Wissenschaft (vielleicht mit Ausnahme der zwei Pensionierten) so beschäftigt, dass auch noch so viel Erfahrung jedes Einzelnen das Ganze nicht zum Spielen bringen kann.

Zur Publizistik-Gruppe: Wenn ihre (noch unbekannt) Mitglieder so intelligent sein werden, dass sie Information von Propaganda schärfstens unterscheiden können, wird die Gruppe als Mittler zwischen Volk und Bundesrat, als Informationsträger vom Volk zum Bundesrat und vom Bundesrat zum Volk sicher viel Notwendiges leisten können. Ihre Einsetzung zeigt allerdings, dass der Bundesrat sich bewusst ist, wie sehr er den Kontakt zum Volk verloren hat. Hier hilft weder die Tonbildschau über die Uno noch die moderne, populdrisierte Broschüre über die EWG. Hier helfen nur direktere Massnahmen zum besseren Einbezug des Volkes in die politischen Grundsatzentscheidungen.

Ein letztes: Beide Gruppen vermöchten wenigstens in zwei wichtigen politischen Fragenkreisen die Diskussion gesamtschweizerisch anzuheizen, wenn man jeweils wissen dürfte, was in diesen Gruppen diskutiert wird. Eine Veröffentlichung der Protokolle ist, so Bundesrat Graber, aber nicht vorgesehen. Die Etablierten bleiben unter sich und schaffen sich neu ein Instrumentarium, um dem Volk ihre Entscheidungsgerecht zu machen. Bern bleibt Bern.

Toni Lienhard

Feuille d'Avis de Lausanne, 9 mars 1971

## DONNER LA PAROLE AU GOUVERNEMENT

**L**E Département politique fédéral est pauvre en instruments de travail. Considéré dans son ensemble, le gouvernement est à peine moins démuné. Il serait bien injuste de leur refuser aujourd'hui les deux nouveaux organes qu'ils se donnent.

C'est avant tout au plan de la divulgation de ses projets, de ses réflexions, de ses idées que l'exécutif est dépourvu. On l'a bien vu — pendant fort longtemps — lors des nombreuses campagnes électorales qui jalonnent la vie politique suisse. En principe, le Conseil fédéral,

une fois ses propositions défendues devant le Parlement, se taisait. Il laissait partisans et adversaires se déchirer devant le peuple. Les citoyens tranchaient, et tout était bien.

Le principe connaît aujourd'hui de premières atténuations. Radio et télévision mettent au point le système qui permettra — sans bousculer l'autonomie de la Société suisse de radiodiffusion et de télévision (SSR) — aux membres du gouvernement de défendre publiquement leur position. C'est de bonne guerre. Le Conseil fédéral n'est pas un organe désincarné. Il formule une po-

litique dans le but naturel de la faire triompher. Il est partie au conflit. Il lui faut donc des moyens d'expression.

Au Département politique, l'exigence n'est pas moindre que dans les autres ministères. Peut-être est-elle plus accusée encore. Le département de M. Pierre Graber n'est de loin pas le plus richement doté — nous parlons en termes quantitatifs, bien sûr — des « sept » en personnel administratif. L'explication est simple: pendant de longues décennies, l'on a estimé — bien à tort — que la Suisse n'avait pas de politique étrangère. Ou plu-

tôt: sa politique extérieure était confondue avec celle de ses investisseurs, de ses exportateurs. Balance commerciale et balance des paiements tenaient lieu de substantielle doctrine.

Désormais, le schéma se complique. Des projets naissent qui ne tiennent pas toujours compte de nos intérêts matériels immédiats: soutien au tiers monde, aide en cas de catastrophe à l'étranger, collaboration avec l'Organisation des Nations Unies. D'autres projets surgissent qui, de manière détournée, sont de nature à marquer de la plus profonde manière le fonctionnement de nos institutions: l'intégration économique de l'Europe est le plus notable d'entre eux. Il y en a d'autres encore.

Nous savons! Quelques commentateurs ont mal accueilli les innovations du Département politique. Mais ces hommes intraitables

avaient-ils naguère protesté lorsque notre ministre des Finances — M. Nello Celio — avait notamment engagé pour sa campagne en faveur de l'amnistie fiscale le même Roger Nordmann? Avaient-ils clamé leur indignation lorsque l'ancien chef du Département de l'économie publique — M. Hans Schaffner — avait fait de M. Fritz Berger, et sans le contraindre à se délester de ses fonctions dans l'économie privée, son délégué à la construction de logements? Que MM. Celio et Schaffner soient membres du parti radical, et M. Graber représentant du parti socialiste, ne paraît pas déterminant pour justifier semblable différence de traitement.

A la vérité, les conseillers fédéraux doivent pouvoir obtenir — dans des limites à fixer — les états-majors dont ils ont besoin. C'est le fond de l'affaire.

G. Pb.

## Tribune de Lausanne, 11 mars 1971

**C**URIEX pays décidément que la Suisse! On y souhaite que cela change — mais à condition qu'il n'y ait pas de changement. Le mouvement est réclamé à cor et à cri — encore faut-il que l'immobilité soit garantie. C'est, en tout cas, le sentiment que l'observateur éprouve devant les remous provoqués par l'initiative du Département politique fédéral, créant deux instruments de travail, un groupe d'études de politique étrangère et un groupe de spécialistes des moyens de communication.

Non sans raison, la plupart des commentateurs ont déploré que le recrutement du premier groupe ait été confiné à un cercle restreint de personnalités impressionnantes, mais appartenant, toutes ou presque, à la même famille d'esprit et à la même génération. Le caractère purement consultatif de cette commission aurait dû permettre l'audace et l'imagination, l'ouverture entre autres à des femmes. Est-il trop tard pour d'éventuelles corrections?

D'autre part, de malencontreuses et prématurées fuites ont nourri une détestable polémique, en Suisse allemande, à propos du second groupe. Mais au-delà des péripéties, comment ne pas applaudir au principe même de ces deux organes nouveaux? Et c'est bien là l'essentiel.

Pendant trop longtemps, le reproche a été adressé au gouvernement fédéral de se calfeutrer dans sa tour d'ivoire, pour ne pas se réjouir de la volonté de rapprochement que signifie le premier groupe. Trop souvent des erreurs ont été commises, faute de justement percevoir le poids du pays réel. En outre, le recours à un état-major de conseillers digérant des dossiers à la complexité croissante apparaît comme un moyen efficace de lutter contre la surcharge abusive dont souffrent les conseillers fédéraux, la garantie aussi d'un examen renouvelé des projets, à l'abri des déformations dont sont inévitable-

ment affligés administration et Parlement.

Le second groupe dont le propos est de faire connaître à l'opinion publique les grands thèmes de la politique étrangère est d'une utilité tout aussi évidente. Les problèmes auxquels la Suisse va être confrontée au cours des années soixante-dix, de l'intégration européenne à une éventuelle adhésion à l'ONU, et sur lesquels le citoyen sera amené à se prononcer, sont d'une telle complication et d'une telle importance que

démarche nouvelle, et dont pourraient s'inspirer, croyons-nous savoir, d'autres départements fédéraux, permettra sans doute d'enregistrer des résultats appréciables, mais incomplets si parallèlement de grands débats fondamentaux sur notre raison d'être Suisse et sur notre devenir ne s'instaurent dans le public.

Seulement, de tels débats supposent un engagement encore plus poussé du Conseil fédéral, une descente plus fréquente dans l'arène de la part des gouvernants. Cette exi-

L'information ne sera ici jamais assez poussée. Les journaux, la radio, la télévision ont un rôle à jouer, bien évidemment. Mais ils n'ont de chance de retenir l'attention du public que si ce dernier est réceptif, déjà sensibilisé. De toute façon, il paraît naturel que l'Exécutif se dote des canaux indispensables pour populariser — dans le bon sens du terme — les constantes et les perspectives de la politique suisse.

L'ennui est qu'il est aujourd'hui de moins en moins possible de parler de moyens de communication sans que d'aucuns se sentent aussitôt manipulés, soumis aux pressions sornioises de la propagande. Est-ce sérieux? Il faut être de mauvaise foi pour voir le spectre de Goebbels hanter les couloirs du Palais fédéral. Il faut ignorer que la presse dans ce pays est libre, en mesure de dénoncer toute manœuvre d'intoxication, pour croire à la possibilité d'une officine genre Agit-Prop.

En fait, la question qui mérite d'être posée est de savoir si l'initiative qui s'amorce est suffisante pour élever le niveau de l'information politique du public, pour animer une vie civique affligée d'anémie. La

gence est-elle compatible avec, par exemple, la crainte de ne pas choquer et le souci finalement de ne rien dire qui imprègnent encore trop souvent les discours officiels? Alors que l'électrochoc parfois s'impose, qui réveille les mieux assoupis... mais c'est déjà une autre histoire.

Jean A. Dumur.

AZ, 11. März 1971

## Politischer Hebammenverein

Im Nationalrat ging es diese Woche «gynäkologisch» zu. Bundesrat Bruggen beruhigte besorgte Parlamentarier mit der Zusicherung, «die Schweiz wolle mit der EWG gar nicht heiraten. Daher werde es auch zu keiner Schwangerschaft kommen». Mit anderen Worten: Das «intime» Verhältnis mit der EWG darf keine «Folgen» haben. Aus dem Bundeshaus wurde gleichwohl eine Geburt gemeldet. Das Kind heisst «Studienkommission für Aussenpolitik». Man weiss nicht so recht, was daraus werden kann. Gemäss Pflichtenheft sollen die 15 Mitglieder dem Aussenminister gedankliche Beihilfe für langfristige Dispositionen liefern. Schön. Bei näherer Betrachtung fällt aber auf, dass die meisten der 15 «Studienräte» zu den überbeschäftigten Zeitgenossen gehören. Nur wenigen von ihnen ist zudem Aussenpolitik primäres Anliegen. Zwei, drei vertreten progressive An-

sichten. Die politische Linke ist mit zwei Mitgliedern krass untervertreten. Ebenso die Wissenschaft. Frauen existieren offensichtlich aussenpolitisch noch nicht. Die junge Protestgeneration blieb «draussen vor der Tür».

Was soll also diese «Studiengruppe»? Wird aus ihr eine Alibi-Kommission, eine Gimli für aussenpolitische Mitverantwortung, ein Vehikel für Tröten an Ort? Die konservative Zusammensetzung garantiert mutmasslich, dass zwar wohl etwas geschehen, aber nichts passieren wird. Ferner: Was soll dieser «politische Hebammenverein» neben den aussenpolitischen Kommissionen des National- und Ständerates? Oder muss die Frage etwa umgekehrt lauten: Welche «Rolle» spielen diese parlamentarischen Kommissionen überhaupt noch?

Das Ganze wirkt konfus. Fast beschleicht einen etwas die Sehnsucht nach dem früheren Aussenminister Willy Spühler. Helmut Hubacher

## Rien que du beau monde

Il s'agit, dit-on, de mettre en condition l'opinion suisse, afin d'arriver, d'abord, à ce résultat qu'elle admette que la Suisse doit maintenant adhérer à l'ONU. Ceci, dans un avenir relativement proche. C'est, paraît-il, affaire de propagande.

Le chef du Département politique, le conseiller fédéral Graber, s'est donné un conseiller particulier, spécial et extraordinaire en la personne de M. Roger Nordmann. Celui-ci ne tient pas, dit-il, à être qualifié de conseiller en relations publiques, parce que cette expression, selon lui, «traîne derrière elle l'ombre de la manipulation». On sait que c'est là un de ces néologismes horribles devant quoi tout un chacun pâlit.

Pourtant, c'est bien de cela qu'il s'agit. Pas seulement en ce qui concerne l'adhésion de la Suisse à l'ONU, mais aussi en ce qui concerne «l'arrangement spécial» avec le Marché commun et l'aide publique au tiers monde.

Mais on ne compte pas que sur M. Nordmann, expert en publicités, pour assurer cette conversion du peuple suisse, cette manière de «recyclage civique» pour employer l'expression du nouveau conseiller qui devrait combattre l'apathie et les courants irraisonnés. Pourtant, il ne faut pas faire trop de confiance à ces propagandes et ces publicités. On ne saurait prétendre, par exemple, que la campagne contre l'initiative Schwarzenbach ait manqué de moyens (financiers ou autres...). Et l'on sait pourtant qu'elle ne l'a emporté que de justesse et pour des motifs fort divers.

Voix Ouvrière,  
11 mars 1971

On a donc pensé, de surcroît, à instituer un groupe d'études de la politique extérieure. On n'y trouve pas d'hétérodoxes, pas le moindre «hérétique», et à notre sens, personne qui puisse apporter un peu d'air frais dans les discussions.

Côté parlementaire, on y voit des conseillers qui sont ou ont été membres des commissions des Affaires étrangères: MM. G. A. Chevallaz, K. Furgler, W. Hofer, W. Renscher, Reverdin, Vontobel et Wenk. Les journalistes sont représentés par MM. P. Béguin et Luchsinger; l'économie par G. Bauer et V. Umbricht (horlogerie et Ciba-Geigy); les universitaires par MM. Dominicé et Frei; la diplomatie par M. Lepori et P. Micheli.

Il y aura, en outre, un second groupe d'études de gens, semble-t-il, de la radio-TV, de hauts fonctionnaires, et où sera M. Nordmann.

Ça fait, comme on le constate, beaucoup de monde, mais peu d'hommes nouveaux. Tout est dans l'ordre: Six partis politiques sont représentés. Aucun d'entre eux n'apportera une quelconque idée subversive dans ces groupes d'études. Ce n'est pas par hasard que M. Ryniker, correspondant de la «Tribune de Genève» à Berne, conclut son papier en ces termes: «La Suisse manque-t-elle à ce point de personnalités que l'on doive aussi régulièrement se retourner vers un petit groupe de privilégiés?» La réflexion est significative et éloquente. M. Graber a-t-il simplement éprouvé le besoin de se faire couvrir?

Il est bien vrai que la tâche qui lui sera assignée ces prochaines années est considérable. A-t-il craint de ne pas être à même de la maîtriser seul? C'est probable.

Mais il n'est pas certain qu'il ait choisi le meilleur moyen d'être renseigné, informé. Le petit groupe de privilégiés ne lui apportera pas l'appui sur lequel il compte sans doute. Et s'il fallait d'aventure prendre une position plus claire ou plus hardie, les privilégiés, on le sait, ne sont pas, en pareil cas, de bons conseillers.

« V. O. »

## Kronrat h. c.

VON ULRICH KÄGI

Aussenminister Pierre Graber wird inskünftig in seiner Amtsführung derart perfekt beraten, dass öffentliche Kritik völlig unwahrscheinlich wird. Denn gleich zwei neue Instrumente hat er sich zugelegt: eine aus 15 prominenten Persönlichkeiten zusammengesetzte Studiengruppe für Aussenpolitik und eine noch nicht endgültig konstituierte Arbeitsgruppe für aussenpolitische Information. Schon die Beurteilung der neuen Institutionen stösst auf erhebliche Schwierigkeiten, weil so ziemlich alle Politiker und Publizisten, die ab und zu ihre Kritik nicht ganz unterdrücken können, durch Aufnahme in das eine oder andere Gremium zum öffentlichen Schweigen gebracht werden. Sollten sich später wiederum kritiklustige Aussenseiter bemerkbar machen, dürfen auch sie erwarten, in einem dritten Beratergremium liebevoll umhegt zu werden.

Weltwoche,  
12. März 1971

Die lobenswerte Absicht des Politischen Departements, das offene Gespräch mit der ganzen Bevölkerung zu fördern, führt zumindest in ihrer Wirkung zum genauen Gegenteil. Notwendige Auseinandersetzungen werden noch mehr aus der Öffentlichkeit in die vier Wände eines Konferenzzimmers verlegt, und die aussenpolitischen Kommissionen des Parlaments erfahren zumindest keine Aufwertung. Dafür gibt es jetzt Parlamentarier erster und zweiter Klasse: solche, die mitdenken, und andere, die zustimmen dürfen.

Einfacher ist die Aufgabe der noch nicht ernannten informationspolitischen Berater: die umstrittene Ernennung von Roger Nordmann, dem Pierre Graber viel zu verdanken hat, gegen unfreundliche Begleitmusik abzuschirmen.

Ob das Parlament diesem stillen Strukturwandel noch Widerstand leisten kann, nachdem einige seiner hervorragendsten Mitglieder zu Kronräten honoris causa befördert worden sind?

Neue Zürcher Nachrichten, 13. März 1971

## «Kronrat» und Propagandaministerium?

Sr. Das bemerkenswerteste ausserparlamentarische Ereignis der vergangenen Woche auf innenpolitischem Gebiet war zweifellos — nebst der Bekanntgabe des günstigen Abschlusses der eidg. Staatsrechnung 1970 und der spürbar verbesserten Milchrechnung — die Mitteilung des Politischen Departements über die Schaffung zweier konsultativer Gremien für Aussenpolitik. Für das erste dieser Gremien, das die Bezeichnung «Studiengruppe für Aussenpolitik» erhalten hat, wurde bereits

auch schon die personelle Zusammensetzung bekanntgegeben. Seine Aufgabe soll in der Beratung des Politischen Departements und vor allem dessen Chefs in der Gestaltung der Aussenpolitik bestehen. Da sich unter den 15 Mitgliedern neben drei ehemaligen Diplomaten, zwei Chefredaktoren, zwei Universitätsprofessoren und einem Konzern-Manager nicht weniger als sieben aktive Parlamentarier — durchwegs aktive oder ehemalige Mitglieder der parlamentarischen Kommissionen für aus-

wärtige Angelegenheiten — befinden, ist so gleich die Frage nach dem Verhältnis dieses Gremiums zu den zuständigen, permanenten Kommissionen der eidgenössischen Räte aufgetaucht.

### **Abwertung der ausserpolitischen Kommissionen**

In der Tat stellen sich hier heikle Probleme der Kompetenzen und deren Abgrenzung, nicht nur im Verhältnis zum Parlament, sondern auch zum engsten Mitarbeiterstab des Departementchefs.

**Jedenfalls dürfte die Schaffung dieses Gremiums weder die Position der ausserpolitischen Kommissionen des Parlaments noch jene der ausgewiesenen Fachleute aufwerten, so wie andererseits die seit Jahren erfolgreich wirkende «Schweizerische Gesellschaft für Ausserpolitik» sich schnöde übergangen fühlen muss.**

Schliesslich fällt auf, dass die Mitglieder des Gremiums sich aus einem relativ engen Kreis rekrutieren — ein Umstand, der nicht gerade für die Verfechtung neuer Ideen und Impulse aus den breiteren Volksschichten spricht und damit der offiziellen Zielsetzung der Studiengruppe kaum Rechnung trägt. Bereits ist denn auch schon die Rede von einer «Alibi-Kommission», einem «politischen Hebammen-Verein» und einem «Kronrat», und es fehlt nicht an Stimmen, die den Verdacht aussprechen, der Departementchef wolle sich durch dieses Gremium einerseits gegenüber dem Parlament und andererseits gegenüber dem Gesamtbundesrat und den bestehenden Institutionen absichern, um seinen höchstpersönlichen, eigenwilligen Stil besser durchsetzen zu können. Dass hier nicht zu unterschätzende Gefahren lauern, ist unverkennbar. Nicht zuletzt könnte sich das Parlament manipuliert fühlen, was dem Klima für die Behandlung wesentlicher und gewichtiger ausserpolitischer Fragen, die in immer grösserer Zahl und wachsender, ja vielleicht existentieller Bedeutung auf uns zukommen werden, keineswegs verbessern dürfte.

### **Arbeitsgruppe für Publizistik: Plattform für Roger Nordmann?**

Noch problematischer ist die Schaffung des zweiten Gremiums, das ebenfalls zum erweiterten Instrumentarium des Politischen Departements gehören soll. Es handelt sich gemäss offizieller Mitteilung um eine «Arbeitsgruppe von Fachleuten der Publizistik, deren Hauptaufgabe darin besteht, das Departement mit Bezug auf Informationsmethoden und Programmen zu beraten». Dies liege «im Interesse einer sachkundigen Basis-Information». Die personelle Zusammensetzung dieses Gremiums ist noch nicht bekanntgegeben — vielleicht auch noch nicht vollständig bestimmt worden.

**Aber es unterliegt keinem Zweifel, dass die führende Figur dieses Gremiums der Lausanner Public-Relations-Mann Roger Nordmann sein würde, von dem die Fama sagt, er habe das «Image» von Pierre Graber so erfolgreich aufgebaut, dass der Weg schliesslich in den Bundesrat und an die Spitze des Politischen Departements führen konnte.**

Jedenfalls hat Bundesrat Graber schon vor Monaten versucht, Roger Nordmann als seinen persönlichen Vertrauens- und Propagandamann direkt ins Politische Departement zu integrieren. Nachdem der Plan in dieser Form am Widerstand sowohl im Bundesrat als auch in der Presse gescheitert war, scheint die beabsichtigte Schaffung einer «Arbeitsgruppe von Fachleuten der Publizistik» nun eine Art Auffangorganisation für den hochdotierten Star Nordmann bilden zu sollen, was die Sache aber nicht besser, sondern noch problematischer macht.

### **Information und Werbung sind zwei verschiedene Dinge**

Zweifelloos besteht das Problem einer besseren ausserpolitischen Information und Aufklärung der Oeffentlichkeit. Diesbezüglich ist die offizielle Begründung, dass das Schweizer Volk in absehbarer Zukunft zu schwerwiegenden ausserpolitischen Fragen Stellung nehmen müsse, sicher richtig. Denn so sehr sich der Schweizer rühlig um das Geschehen im Ausland interessiert und von der Presse darüber umfassend orientiert wird, so flau ist zumeist das Interesse an Fragen der schweizerischen Ausserpolitik. Aber es stellt sich die Frage, was unter Publizistik zu verstehen sei.

**Geht man von dem bei Bundesrat Graber vermutlich grundlegenden französischen Begriff der «publicité» aus, so wäre darunter primär Anpreisung, Werbung, Propaganda zu verstehen und nicht so sehr Information und Aufklärung; so sehr das letztere nötig, ja dringend erforderlich ist, so sehr können wir auf das erstere verzichten.**

Denn die Oeffentlichkeit soll über ausserpolitische Fragen informiert, nicht aber manipuliert werden. Hier ist beizeiten vorzubeugen und jedenfalls die Entwicklung aufmerksam und kritisch zu verfolgen. Denn es darf keinesfalls geschehen, dass diese «Arbeitsgruppe von Fachleuten der Publizistik» zu einem grauen Propagandaministerium wird, das der Oeffentlichkeit anstelle der versprochenen Basis-Information in Wirklichkeit Werbetexte serviert. Die abzuwartende personelle Zusammensetzung der Arbeitsgruppe wird erst Anhaltspunkte dafür liefern, in welcher Richtung der Hase laufen soll.

Basler Nachrichten, 13./14. März 1971

## Beleben — oder kanalisieren und abwürgen?

Die Feststellung — oft als Klage erhoben — ist alt, der Schweizer zeige kein Interesse an den Fragen der Aussenpolitik seines Landes. Was soll es da schon zu fragen geben? Wir sind neutral, wollen, in der populären Umschreibung des Begriffes, «in Ruhe gelassen werden», und im übrigen bezeichnet auch die Bundesverfassung die Aussenpolitik ausdrücklich als Domäne des Bundesrates.

### Diskrepanz zur Realität

Wir wissen alle, dass der eben umschriebene Sachverhalt einen Wunsch ausdrückt, der mit der heutigen Wirklichkeit nur mehr bedingt übereinstimmt. Man möchte sagen, geblieben sei zwar die Passivität des schweizerischen Stimmbürgers aussenpolitischen Problemen seines Landes gegenüber, verändert hätte sich aber die äussere Situation. Langsam aber sicher rückt uns die Aussenpolitik auf die politische Haut, und zwar von mehr als einer Richtung her!

Da haben wir die Realitäten der Entwicklung der Wirtschaft: Der politische Kleinstaat Schweiz rangiert an zwölfter Stelle der Industrienationen der Welt, ist weltwirtschaftlich betrachtet bereits ein hoch integriertes Land und muss mehr und mehr bestimmte Gebiete seiner Innenpolitik internationalen Abmachungen und Gepflogenheiten anpassen. Denken wir nur an den ganzen Komplex der ausländischen Arbeitskräfte. Deren soziale Begehren entstammen den entsprechenden Richtlinien der Europäischen Wirtschaftsgemeinschaft, und bereits fühlen sie sich so stark, dass sie, in Verbindung mit schweizerischen Extremisten, versuchen, das seit über 30 Jahren eingespielte Prinzip des Arbeitsfriedens bei uns zu zerstören, um es gegen das in Italien und England so ruinös wirksame Prinzip des Arbeitsunfriedens einzutauschen.

Aber es gibt andere, von der Aussenpolitik her auf uns eindringende Probleme. Die Verhandlungen mit der EWG werden in absehbarer Zeit die Referendumsreife erlangt haben; die Frage unserer Beziehungen zur UNO wird ihrerseits ständig näher in das Kräftefeld der Volksabstimmung geraten. Die Fragen der Entwicklungshilfe, charakterisiert durch eine geringe Popularität in den breiten Volksmassen, müssen von uns fortlaufend weitergeführt werden, nicht zuletzt unter äusserem Druck; die Eidgenossenschaft beteiligt sich in wachsendem Umfang finanziell an den internationalen Hilfsorganisationen; eines Tages wird auch auf diesem Gebiet in irgendeiner Weise der Stimmberechtigte das letzte Wort haben müssen und sich zu diesem neuen Prinzip schweizerischer aussenpolitischer Tätigkeit zu äussern haben. Die Behörden haben ihm dieses Schicksal bis jetzt mit erfindungsreichen Kunststücken der Juristen ersparen können, aber auf alle Ewigkeit hinaus kann der Zustand nicht dauern.

### Aussenpolitik und direkte Demokratie

Alles in allem heisst das also, die Beschäftigung mit den Problemen der Aussenpolitik werde, ob wir es begehren oder nicht, von der Stufe des Bundesrates über die, alles in allem immer noch provisorisch anmutende Mitbeteiligung der Bundesversammlung an aussenpolitischen

Entscheiden, in die Tiefe des allgemeinen Bewusstseins hinabsteigen müssen, eine Tiefe, die die letzte Konsequenz eines Staates mit direkter Demokratie bildet.

Die Schwierigkeiten, die sich auftun, liegen darin, dass sich das politische Empfinden und Bewusstsein des Schweizers mit einer neuen, ihm absolut unvertrauten Dimension wird abgeben müssen. Das bisherige Verhältnis des schweizerischen Stimmbürgers zur Aussenpolitik war vornehmlich emotional bedingt und nur auf jene Ereignisse bezogen, die das Land nicht direkt berührten. Es war das Verhältnis eines engagierten Zuschauers an einem Länderspiel, in dem er die internationalen Vorgänge miterlebte, mitbegutachtete, mitbeurteilte. Es gab für ihn gute und böse, fähige und unfähige, gefährliche und harmlose Völker und Staatsmänner, solche, die seinen Beifall verdienten, andere, die ihn ärgerten, und in diesem Sinne war Aussenpolitik für ihn eine Sache der Parteinahme; beteiligt im eigentlichen Sinne des Wortes war man nicht; man war neutral.

### Unvermutet hineingezogen

Das Neue, das sich abzeichnet, liegt darin, dass wir von aussen her in den Ablauf miteinbezogen werden und bereits auch gelegentlich von den Ereignissen etwas abkriegen. Die Entführung des Swissair-Flugzeuges vom vergangenen September, die Entführung von Botschafter Bucher in Brasilien waren derartige Fälle. Die kleiner gewordene, zum einen Teil umfangreich integrierte, zum andern Teil ebenso sehr desintegrierte Welt macht sich auch diesseits unserer Grenzen bemerkbar. Jede Standortbestimmung der Politik der Schweiz hat heute neben den innenpolitischen ihre aussenpolitischen Aspekte. Es sind die politischen Parteien, die politischen Körperschaften, die Verbände der Wirtschaft und des sozialen Lebens, die von diesem elementaren, fortschreitenden Wandel Kenntnis nehmen müssen und die im vermehrten Ausmass auch die Aussenpolitik in das Blickfeld ihrer Tätigkeit werden miteinbeziehen müssen.

### Parlament und Bundesrat

Das Thema ist aber auch geeignet, den über 30 Jahre alten Konflikt zwischen der Kompetenz des Bundesrates zu den Fragen der Aussenpolitik und der Mitbeteiligung des Parlaments an der aussenpolitischen Meinungsbildung neu zu beleben. Die Kommissionen der Aussenpolitik der eidgenössischen Räte sind nacheinander entstanden. Zuerst, nach heftigem Ringen mit Bundesrat Motta, diejenige des Nationalrates; später, nach dem Kriege, diejenige des Ständerates. Seither behandeln sie Vorlagen mit aussenpolitischem Einschlag in der Form der Vorberatung für das Plenum der beiden Kammern. Ueberdies führen sie jeweils post festum zu wichtigen Ereignissen ihre Manöverkritik durch. Zurzeit scheint eine Diskussion darüber in Gang zu kommen, ob es bei dieser bescheidenen und routinemässigen Behandlung der Aufgaben sein Bewenden haben soll oder ob nicht vielmehr, im Sinne einer allgemeinen Belebung des Interesses an der Aussenpolitik unseres Landes, Arbeitskreis und Arbeitsweise gerade auch der parlamentarischen Kom-



missionen erweitert und intensiviert werden sollten. Dazu werden sich zahlreiche Möglichkeiten bieten, ohne dass damit ein Kompetenzkonflikt mit dem Bundesrat zu entstehen braucht.

Der Bundesrat selbst, beziehungsweise der Chef des Eidgenössischen Politischen Departements, hat in den letzten Tagen in die Entwicklung eingegriffen, indem er zwei neue ausserparlamentarische Sonderkommissionen gegründet hat (siehe Basler Nachrichten Nr. 99, Frühausgabe vom 9. März 1971).

### Neue Kommissionen — neue Aera?

Wenn in der eidgenössischen Politik Kommissionen gegründet werden, so deutet das jedesmal an, es sei eine neue Aera im Anzug. Ob das freilich im Falle der beiden erwähnten Kommissionen ebenfalls zutreffen wird, scheint uns noch keineswegs sicher. Die eine der neuen Kommissionen soll die Rolle einer Art beratender Expertenkommission des Bundesrates spielen, während sich die andere mit der ausserpolitischen Publizität zu befassen hat.

Beginnen wir gleich mit dieser zweiten Kommission. Für die ausserpolitische Publizität des Bundeshauses, genau so wie die übrige politische Publizität, waren bis jetzt die Bundeshauskorrespondenten der Presse, des Radios und der Television vorhanden und zuständig. Es ist also nicht klar, was die neue Kommission für ausserpolitische Publizität für eine Aufgabe erfüllen soll. Soll sie eine Zwischen- oder Bastardform bilden zwischen Propaganda und Public Relations? Wie werden sich ihre Beziehungen zur Presse, zum Radio, zum Fernsehen gestalten, und wie werden im einzelnen die Aufgaben der Kommission aussehen, von der offenbar erwartet wird, sie habe eine besser begehrene Brücke als die bestehende zwischen dem Bundeshaus und dem eigentlichen Stimm- und Wahlvolk zu bilden?

Was die andere, die sogenannte ausserpolitische Expertenkommission betrifft, so ist sie mit Bezug auf ihre Zusammensetzung nur bedingt als

Expertenkommission zu betrachten. Soweit ihr aber eine politische Aufgabe zugedacht ist, so dürfte sie sich offensichtlich bald als eine Art Konkurrenzunternehmen zu den bestehenden parlamentarischen Kommissionen entwickeln. Der politische Auftrag dieser neuen «Expertenkommission» kommt darin zum Ausdruck, dass auch Parlamentarier, nach den bei uns üblichen, proportionalen Gesichtspunkten, in sie berufen worden sind. Man muss sich fragen, ob die Dinge etwa so vorgesehen seien, dass die «niedere Jagd», das heisst die Behandlung laufender Vorlagen nach wie vor den Kommissionen der eidgenössischen Räte obliegen würde, während die eigentliche «Hochjagd», also die Behandlung und Diskussion der grossen Linien unserer Aussenpolitik und Neutralitätspolitik einschliesslich ihrer verschiedenen Komponenten, Sache der speziellen «Expertenkommission» wäre.

### Zweck unklar

Jedenfalls ist nicht feststellbar, was mit dem «double emploi» bezweckt werden soll. Von einem solchen aber darf man sprechen angesichts der Tatsache, dass parlamentarische Kommissionen mit klarem politischem Auftrag bestehen. Läuft das Ganze auf eine Abwertung der Arbeit der parlamentarischen Kommissionen hinaus, dann wird der Endeffekt allerdings ungefähr konträr sein zu dem, was not tâte: Anstatt, dass das ausserpolitische Interesse auch innerhalb der Bundesversammlung stimuliert und gefördert würde, müsste diese Entwicklung gestoppt, die Bedeutung der ausserpolitischen Kommissionen abgewertet und die so notwendige breite Diskussion über Fragen unserer Aussenpolitik einfach in sorgfältig konstruierte, offizielle Kanäle geleitet werden.

Wir werden uns freuen, wenn sich unsere Bedenken als unbegründet erweisen sollten.

Peter Dürrenmatt

# Les pare-chocs de M. Pierre Graber

La Suisse

15 mars 1971

BERNE, 15 (EP) — Il faut sans doute remonter à la première quinzaine de septembre 1970 pour comprendre les raisons qui ont poussé le chef du Département politique fédéral, M. Pierre Graber, à se doter de ce « Conseil de la Couronne » qui a fourni un si beau sujet d'éditoriaux de fin de semaine à la presse suisse. L'opinion nationale était alors sous le coup du détournement de l'avion de Swissair. Les cerveaux étaient en ébullition. Nombreux étaient les citoyens de ce peuple suisse réputé rassis qui allaient jusqu'à préconiser le séquestre de tous les avols arabes, voire l'arrestation en masse des ressortissants des pays arabes résidant ou de passage sur notre sol.

M. Graber, assisté par ses collègues du Conseil fédéral et l'Etat-major de son département, ayant requis aussi l'avis des présidents des commissions des Affaires étrangères des deux Chambres, M. G.-A. Chevallaz, pour le Conseil national, et M. Lusser, pour le Conseil des Etats, fit courageusement front à la tourmente, luttant à la fois contre des respon-

sables feddayins insaisissables et contre tous ceux qui, en Suisse, le taxaient de mollesse sans, d'ailleurs, lui suggérer le moindre moyen d'action efficace. Il parvint à son but qui était de sauver la vie des prisonniers du désert. Mais il ressortit de

par Edouard Perron

l'épreuve traumatisé. Aussi, quand, à la session d'automne des Chambres fédérales, il entendit exprimer l'avis que les équipes de direction, au niveau des départements, étaient insuffisamment étoffées, il prit bonne note de l'avertissement et se décida à lui donner suite.

## LES DIFFICULTÉS NE FONT-ELLES QUE COMMENCER ?

Voici donc notre Ministère des affaires étrangères pourvu de ces organes d'assistance qui, paraît-il, lui manquaient. On craint bien, pourtant, que pour M. Graber les difficultés ne fassent que commencer.

Les premières réactions, déjà, sont significatives. La plupart des commentateurs acceptent le choix des personnalités fait par le chef de département pour le premier « groupe d'étude », mais non sans élever deux objections sérieuses : la moyenne d'âge des membres de ce Conseil intime est trop élevée et les tâches privées ou publiques qu'ils assument déjà sont telles qu'on se demande quand ils trouveront le temps de réfléchir encore aux problèmes que leur posera la gestion du Département politique. En plus de cela, on note que l'on n'y voit figurer ni les jeunes générations (contestataires ou autres), ni la classe ouvrière, ni surtout les femmes, ce qui réduit singulièrement la « représentativité » du groupe d'étude ainsi formé.

Ces réserves, à notre avis, sont de valeur fort inégale. C'est mésuser du principe de la représentation proportionnelle que de vouloir l'introduire où il n'a que faire. Mieux vaut pour le chef de notre diplomatie pouvoir compter sur les conseils d'un petit état-major d'hommes routinés aux affaires internationales que sur une imitation de parlement où toutes les opinions autorisées ou non pourraient se faire entendre. Si la composition du groupe institué par M. Graber prête à la critique, c'est tout justement parce qu'il résulte d'un trop savant dosage Parlement 7, Economie 2, Science 2 et Diplomatie 2 représentants), et que, de ce fait, il est trop nombreux pour répondre pleinement aux espoirs mis en lui. Il ne pourra guère que refléter les divergences de vues des milieux divers dont il est issu. Quinze membres, ce n'est pas assez pour se substituer au Parlement. Mais c'est trop pour orienter utilement l'activité d'un conseiller fédéral responsable de sa gestion.

Cela nous amène à un autre ordre de constatations. La faute en est peut-être à la « formule magique » qui préside à la composition du Conseil fédéral, mais il est incontestable que l'on assiste à une dilution toujours plus accentuée de la responsabilité gouvernementale. Pour chaque tâche spéciale et dans chaque Département, ce sont des organismes intermédiaires qui sont appelés maintenant à dicter à l'Exécutif sa décision. L'exemple-type en est au Département fédéral de l'économie publique où les conférences des « partenaires sociaux » ont permis maintes fois à M. Schaffner de court-circuiter les Chambres en leur remontrant que telle loi ou telle disposition avait été concoctée par les mandataires des grandes associations et, partant, ne souffrait plus de retouches. M. Graber médite-t-il de reprendre à son compte ce procédé assurément

expéditif mais parfaitement incompatible avec la démocratie représentative, comme nous l'imaginions il y a peu encore ?

En vérité, ce qu'il nous faudrait savoir maintenant, c'est l'idée que se fait le chef du Département politique du « mode d'emploi » de son groupe de travail. Comment réussira-t-il à convoquer tous ensemble ses quinze conseillers déjà surchargés de travaux, d'honneurs et de préoccupations ? Et quels problèmes les invitera-t-il à résoudre ? Auront-ils pour attribution de le renseigner sur ce qui, pour un sujet donné, est possible ou douteux dans l'état momentané des dispositions de l'esprit public suisse ? Leur demandera-t-on plutôt ce qu'il est possible ou douteux de pouvoir obtenir des nations à qui nous avons affaire ? Ce sont questions qui se posent, entre bien d'autres. Car il s'agira aussi de savoir comment les Chambres, et plus spécialement les Commissions parlementaires des Affaires étrangères, réagiront devant l'inéluctable déperdition d'influence que leur promet le nouveau Conseil privé de M. Graber. Et comment les simples députés « du rang » supporteront d'être coiffés par ceux d'entre-eux qui gagneront sur eux en prestige et en possibilité d'infléchir la politique extérieure du Conseil fédéral.

Encore n'avons-nous parlé là que de l'un des deux groupes dont le chef du Département politique pense requérir le concours. Le deuxième, dont la presse parle moins parce qu'il n'est pas encore sorti des limbes, mais à qui on peut prédire d'emblée le plus acrimonieux accueil, devrait cultiver les relations publiques du Département politique. Là aussi, maintes questions épineuses se posent. Qui M. Graber se propose-t-il de gagner à sa cause ? Le Parlement ? Alors mieux vaudrait qu'il opère lui-même. Les moyens de communication de masse ? La presse ? La radio ? La télévision ? Mais à quel niveau ? Voudrait-on agir sur les éditeurs, la direction de la radio ou celle de la télévision pour qu'ils exercent une « douce pression » sur leurs subordonnés ? Le procédé pourrait se révéler désastreux. Alors, sur les journalistes de presse, de radio et de télévision directement ? Mais point n'est besoin pour cela d'un « bureau des bons offices ». Si M. Graber a des arguments persuasifs, brillant avocat comme il est, il n'aura nulle difficulté à en convaincre les journalistes. A défaut, nul ne pourra l'y aider. Quant à agir sur le peuple lui-même, on doute que quiconque puisse suggérer un meilleur cheminement que celui qu'offrent presse, radio et télévision ? On ne se risque pas au point de supposer que le Département politique cherche, par le truchement d'un office de relations publiques, à faire plaider à l'étranger la cause de la Suisse.

Il arrive que trop de prudence nuise. Et il est à craindre que M. Graber, pour avoir voulu munir son Département de pare-chocs à l'avant et à l'arrière, ne soit un jour écrasé entre les deux.

Solothurner Zeitung, 18. März 1971

### Ein Warnzeichen

Der Zwischenfall ist einmalig in der jüngeren Geschichte der eidgenössischen Räte: Parlamentarier verlassen demonstrativ ein Sitzungszimmer und knallen dabei, vor den Augen eines Mitgliedes der Landesregierung, die Tür ins Schloss. Was sich gestern nach übereinstimmenden Berichten der Agenturen im Bundeshaus zugetragen hat, ist ein Warnzeichen für Aussenminister Graber.

Vergangene Woche wurde die Schaffung einer Studiengruppe für Aussenpolitik durch das Eidgenössische Politische Departement bekanntgegeben. Ein fünfzehn Mitglieder umfassendes Team von

Sachverständigen sollte inskünftig das Departement und den Bundesrat in aussenpolitischen Fragen beraten, und zwar im sogenannten «vorparlamentarischen Stadium». Die Bestellung der Studiengruppe war in einem Teil der Presse kritisch gewürdigt worden, wobei man sich unter anderem nach dem Verhältnis der Gruppe zu den aussenpolitischen Kommissionen des Parlamentes erkundigte. Am letzten Sonntagabend kritisierten dann Parlamentarier via Bildschirm in der Öffentlichkeit die Schaffung der Studiengruppe für Aussenpolitik. Diesem Schritt folgten Vorstösse im Parlament. Und nun ist es zum Eklat gekommen.

Auf Grund der Reaktion von einigen Mitgliedern der Aussenpolitischen Kommission des Nationalrates muss man annehmen, dass dieses Beratungsgremium des Aussenministeriums vor der Einsetzung der Studiengruppe überhaupt nicht konsultiert worden ist. Jene Parlamentarier, die als Mitglieder der Aussenpolitischen Kommission gleichzeitig auch der neuen Studiengruppe angehören, scheinen es vorgezogen zu haben, ihre Kollegen über ihre Berufung nicht ins Bild zu setzen. Wenn es in der Tat zu treffen sollte, dass die Aussenpolitischen Kommissionen beider Räte über das Vorhaben des Politischen Departementes nicht rechtzeitig orientiert worden sind, müsste man

dieses Verhalten als unentschuldigbar bezeichnen. Andererseits hätte man aber auch von jenen Parlamentariern, die der Aussenpolitischen Kommission angehören, erwarten können, dass sie den Aussenminister auf die Problematik einer solchen Studiengruppe mit Nachdruck aufmerksam machen würden.

Nach allem, was man aus dem Bundeshaus vernimmt, ist die Situation zerfahren, und es fragt sich, ob es noch sinnvoll ist, im Mai über die neue Studiengruppe zu debattieren. Das klügste, was Aussenminister Graber jetzt tun könnte, würde in dem unverzüglichen

Verzicht auf die Studiengruppe für Aussenpolitik bestehen. Es ist undenkbar, dass eine Bereinigung der Angelegenheit ohne Rückzug von seiten des Aussenministers noch möglich ist. Ein «Durchstieren» wäre wohl nur mit einem Vertrauensschwund in den Aussenpolitischen Kommissionen gegenüber dem Bundesrat möglich, und ein solcher muss unter allen Umständen vermieden werden. Bundesrat Graber wird zufrieden sein müssen, wenn er mit einem «blauen Auge» sich aus der unerfreulichen Affäre zurückziehen kann.

Walter Brülisauer

Neue Bündner Zeitung, 18.3.1971

## Parlamentarisches Donnergrollen

Wie sehr Bundesrat Graber sich mit der durch ihn ernannten «Studienkommission für Aussenpolitik» vertreten hatte, wurde gestern für ihn selbst bittere Erfahrung. Mit dem offenen Aufruhr mehrerer Mitglieder der aussenpolitischen Kommission des Nationalrates hatte er zweifellos nicht gerechnet. Er fühlte sich offenbar allzu sicher, als dass er den warnenden Stimmen im Vorbereitungsstadium jener umstrittenen «Studienkommission» glaubte Beachtung schenken zu müssen. Die gestern gegen ihn gerichtete Demonstration war jedoch unmissverständlich und wiegt für ihn umso schwerer, als unter den Parlamentariern, die die kurzfristig einberufene Sitzung demonstrativ verliessen, sich verschiedene seiner Parteigenossen befanden.

Nachdem frühere Vorstellungen und Einsprachen auf Bundesrat Graber offenbar keinen Eindruck machten, blieb den durch das selbstherrliche Vorgehen des Aussenministers brüskierten Parlamentariern keine andere Wahl mehr, um ihrem nachhaltigen Unwillen Ausdruck zu geben als auf dem Weg der Kundgebung. Diese bisher kaum

gekannnte offene Auflöhnung dürfte in der Tat ihre Wirkung nicht verfehlen und Bundesrat Graber deutlich machen, dass er sich mit seiner «Studienkommission» auf dem Holzweg befindet. Es geht doch nun einmal nicht an, neben den beiden bestehenden aussenpolitischen Kommissionen des Nationalrates und des Ständerates noch eine zusätzliche, vorbereitende «Studienkommission für Aussenpolitik» zu schaffen, der zudem noch verschiedene Mitglieder der parlamentarischen Kommissionen für Aussenpolitik angehören. Die Folge wäre unweigerlich eine Abwertung der entsprechenden Ratskommissionen. Gegen diese Abwertung, gegen die Hintansetzung eines Teils der Mitglieder der aussenpolitischen Kommissionen beider Räte richtete sich die gestrige Demonstration, die für Bundesrat Graber nur als Wink mit dem Zaunpfahl gedeutet werden kann. Hätte er seine «Studienkommission» nur mit Fuchleuten ausserhalb des Parlamentes unter Beizug der Präsidenten der beiden parlamentarischen Kommissionen bestellt, dann wäre sein Bestreben nach aussenpolitischer Grundlagenforschung glaubwürdig und verständlich geworden. In der heutigen Form und personellen Zusammensetzung aber bleibt sie ein fachlicher und psychologischer Missgriff. G. C.

Journal de Genève, 19 mars 1971

## A propos des nouvelles commissions Les ennuis de M. Graber

M. Graber a des ennuis. Au moment des détournements d'avions, sa manière de faire initiale lui avait valu des critiques. Aujourd'hui, c'est la création de deux groupes de travail qui les lui attirent. Pourtant, sur le fonds de la question, l'idée est bonne. Le premier groupe d'étude comprend des personnalités de tous les milieux : économiques, politiques syndicaux, journalistiques même. On y retrouve, parmi les Romands, des personnalités comme MM. Olivier Reverdin, Gérard Bauer, Pierre Béguin. Ce groupe doit pouvoir discuter des grands problèmes de politique étrangère et envisager librement certains aspects des échéances qui nous attendent.

En principe, il n'y a donc pas double emploi avec les commissions parlementaires des Affaires étrangères. Tandis que les unes s'engagent sur des affaires pressantes, à l'ordre du jour des sessions parlementaires, le groupe, lui, devrait apporter une vaste palette de connaissances, d'avis, d'intérêts divers, palette rendue possible grâce au faisceau de compétences qui seraient rassemblées.

Quant au second groupe, où figure M. Roger Nordmann, il devrait permettre à notre Département politique de faire passer la rampe à notre politique étrangère en vue de certaines échéances. Il devrait lui assurer une certaine maîtrise pour la vulgarisation de certaines données, par le truchement notamment de la télévision et de la radio. Il ne s'agit pas d'une tentative de propagande, mais d'un effort d'explication à entreprendre.

Avouons-le, il n'y a rien, dans ces initiatives, qui choque le bon sens. Tout au contraire. Il n'est pas douteux que les échéances qui attendent la Suisse l'impliqueront dans tous ses aspects : politiques, économiques, sociaux. Quoi de plus naturel, donc, si le chef de notre diplomatie désire s'entourer, dans son cheminement, des avis éclairés de personnalités particulièrement compétentes, particulièrement représentatives de ces divers aspects. Quant à la nécessité de préparer l'opinion à la compréhension de dossiers sur lesquels elle devra trancher, elle ne peut sérieusement être mise en doute non plus.

Alors, pourquoi ce sourd mécontentement ? C'est véritablement la manière de procéder qui est en cause. C'est tout de même un peu la faute de M. Graber et de son style si le nom de M. Roger Nordmann a été prononcé avant que l'on sache vraiment à quel groupe il serait rattaché et quelles tâches attendrait ce groupe de vulgarisation. Il semble qu'une certaine inquiétude se soit manifestée au sein même du Département politique, dans les couloirs du Palais fédéral, dans la presse, jusque chez d'autres conseillers fédéraux, tandis que l'on savait que quelque chose se préparait, sans savoir de quoi il retournait. On en savait à la fois trop et trop peu. On se méfiait.

C'est assez suisse. C'est parfois un peu

mesquin. Mais c'est ainsi. Il aurait fallu davantage en tenir compte. D'ailleurs il eut été habile de ne parler de ce groupe de vulgarisation que plus tard. Il eut fallu attendre que l'on puisse présenter un groupe suffisamment étoffé, comprenant des hommes connus aussi en Suisse allemande, susceptibles d'inspirer confiance notamment à la Suisse primitive : celle-là justement qui risque de se cabrer le plus devant certaines échéances.

M. Graber eut alors échappé à l'accusation, injuste et épidermique, d'agir tout seul en faisant appel à de vieux camarades.

Pour la première commission, il eut été sage de prévoir certaines réactions de susceptibilité. En faisant appel à un aréopage de qualité, officiellement, on agace d'autres notables, évincés. On donne l'impression aux commissions parlementaires, mises devant un fait accompli, qu'elles ne sont là que pour la broutille, qu'elles ne sont pas tenues en haute estime. Et, pour un socialiste, on encourt l'accusation de ses amis politiques d'avoir fait appel, dans une proportion considérable, à des hommes politiques de droite, à des capitaines d'industrie, à des hommes de finance qui étoufferaient les points de vue socialiste et syndicaliste, fatalement moins représentés dans le groupe.

En tant que ministre des Affaires étrangères, M. Graber a eu raison de faire appel aux hommes représentatifs de la Suisse qui pouvaient lui être le plus utile. En tant qu'homme politique, il eut été bien inspiré d'éviter des remous regrettables.

Pourtant, des commissions d'experts, il en existe. M. Tschudi en a une pour les routes. On en trouve d'autres qui répondent à des critères de nominations semblables à ceux qui ont guidé M. Graber.

La vérité, c'est qu'il eut été bien préférable que M. Graber décidât de consulter ces personnes, sans tambours ni trompettes. D'elles-mêmes, après lui avoir apporté des avis utiles, ces personnes auraient accompli, là où elles ont de l'audience, des missions d'information, de persuasion. Le double but pouvait être atteint par une manière discrète. Dès le moment où l'on ne demandait pas à ces personnalités un rapport officiel, que besoin y avait-il d'en parler aussi officiellement.

Actuellement, les deux initiatives de M. Graber rencontrent une réticence, voire une hostilité certaines. L'une et l'autre sont singulièrement excessives et descendent parfois au niveau de l'attaque personnelle contre un homme qui n'est pas aimé de tous. Espérons que ce climat se détendra assez vite. C'est l'intérêt du pays. Espérons, peut-être aussi, que M. Graber sentira mieux le pouls helvétique, cueillera quelques avis circonspects autour de lui avant de prendre d'une manière un peu solitaire des initiatives de ce genre.

Car, ce qui est en cause, c'est son style et sa manière.

Jacques-Simon Eggly.

Feuille d'Avis de Lausanne 20/21 mars 1971

## Les moyens de gouverner

LE BILLET  
DEGeorges A.  
Chevallaz

**N**OUS ne sommes plus au temps où un conseiller fédéral s'installait à son bureau comme un employé modèle, y recevait ses chefs de service et quelques quémandeurs, paraissait quelques lettres, puis traversait la place pour aller au Café fédéral taper un carton bien mérité. Il y avait des problèmes, sans doute, des responsabilités à prendre, des combats politiques à mener. Mais le rythme des événements était plus lent, l'inventaire des problèmes plus restreint; le cloisonnement de la distance amortissait les réactions. L'économie, les structures sociales évoluaient très progressivement et prudemment. On avait le temps de vivre et le loisir de méditer.

Les problèmes qui se posent au gouvernant d'aujourd'hui sont plus amples, plus complexes et plus nombreux: une économie plus diverse, tissée de plus d'interdépendances, est aussi plus mobile, plus sensible. Elle connaît des mutations rapides. L'Etat y intervenant, fût-ce en arbitre, davantage, il doit pouvoir, devant un faisceau d'hypothèses, prendre des décisions parfois sans délai, tenter de dégager de la mêlée confuse des événements les lignes de développement, y faire des choix.

Le conseiller fédéral ne saurait les méditer seul, dans la quiétude de son bureau ou sur les sentiers fleuris du dimanche. Il ne saurait, quelle que soit la haute compétence de ses collaborateurs, se contenter d'adopter, de transmettre ou de mettre à exécution les propositions bien empaquetées et bien ficelées qui lui parviennent de la hiérarchie. Ou, du moins, il doit pouvoir les soumettre à une réflexion critique qu'il n'est pas à même d'assumer seul. Il lui faut, dès lors, le concours, d'une part, d'un secrétariat personnel bien étoffé, autant que possible de son choix, d'un petit état-major de direction qui dépouille, trie, dissèque et regroupe l'information provenant de toutes parts, qui résume les mémoires prolixes, procède à un premier tri critique, dégage les éléments de la décision.

Il est souhaitable aussi qu'il puisse s'entourer d'avis plus étendus, confronter ses propres idées, les propositions de sa hiérarchie, les projets d'un autre département avec d'autres idées, entendre des suggestions, des remarques critiques, proposer des études à des hom-

mes pris en dehors du cadre de son département.

C'est la mission des nombreuses commissions, qui sous des qualificatifs divers, extraparlimentaires ou consultatives, gravitent au ciel des départements fédéraux. Leur composition diffère considérablement: on n'en saurait imposer le schéma. Il est nécessaire, d'abord, que la hiérarchie administrative y participe: ces commissions consultatives ne sont pas là pour infirmer ses propositions, mais pour les affermir, les compléter, les tremper au bain de la discussion critique. Hors de l'administration, on fait appel à des compétences techniques, scientifiques, universitaires. Suivant les problèmes traités, on aura recours aux représentants de l'économie, des syndicats, des milieux culturels ou d'organisations sociales.

Va-t-on en exclure les politiques? Ce serait une pure sottise. Tout d'abord le suffrage populaire ne décerne pas une compétence automatique en tous domaines: il est dès lors utile que ceux qui assumeront demain la décision politique soient mis en contact, sur tel problème donné, avec les spécialistes de l'économie ou de la science comme avec les techniciens de l'administration. Les politiques ne sont pas, d'ailleurs, exclusivement, parties prenantes: leur expérience du Parlement et leur contact avec l'opinion, leur connaissance de la réalité politique, éviteront ou corrigeront les démarches trop abstraites, la dissertation académique ou la réglementation trop schématique.

L'existence de ces commissions consultatives ou de ces groupes d'études dépouille-t-elle le Parlement et ses commissions de leurs compétences et de leurs prérogatives? Evidemment pas: tout d'abord leur champ d'action se situe au niveau de l'exécutif: elles assistent le Conseil fédéral dans les décisions qui sont affaires de gouvernement. Mais elles contribuent tout de même à renforcer l'influence du Parlement, en même temps qu'à accroître son information et celle de ses commissions, en associant quelques députés à leur délibération, en cette phase préparatoire de l'élaboration politique. Sans introduire une confusion de responsabilités — puisque ces commissions consultatives et ces groupes d'études n'ont aucun pouvoir de décision — ce système est propre à mieux informer le Parlement, bien plus qu'à restreindre ses pouvoirs et les compétences des commissions parlementaires.

G.-A. Chz.

Gazette de Lausanne, 20/21 mars 1971

## AFFAIRES ETRANGÈRES: MESQUINE GUÉRILLA

Après Antigone II, Gourville ou Voltaire, pourra-t-on désormais attribuer à M. Pierre Graber le mot historique : « Mon Dieu, protégez-moi contre mes amis ; quant à mes ennemis, je m'en charge » ? Le fait est que dans la guérilla déclenchée contre le chef du DPF à propos de la création de deux groupes d'études extra-parlementaires, les politiciens socialistes se sont distingués. Qu'ils se nomment Jean Ziegler, Helmut Hubacher, Walter Bringolf ou Ueli Götsch, les amis ou alliés politiques de M. Graber ont été les plus durs dans la critique. On y verra un jeu démocratique entre le Législatif et l'Exécutif que l'appartenance à un même parti ne devrait pas fausser. Maigre consolation pour le ministre qui aurait pu attendre des siens plus de retenue.

A vrai dire, cette campagne, qui ne recrute pas ses artisans chez les seuls socialistes, a quelque chose de mesquin. Un journal peu suspect de sympathies exagérées pour M. Graber, la « Neue Zürcher Zeitung », croit pouvoir subodorer derrière les attaques de ces derniers jours des motifs qui sont sans rapport avec l'objet. On peut imaginer chez certains le dépit de ne pas avoir été invités à faire partie du groupe de politique extérieure, chez d'autres une attitude de principe envers un conseiller fédéral que les ennuis n'ont pas épargné depuis son entrée en fonctions, et, pour ce qui est des contradicteurs socialistes, un ressentiment envers un homme d'Etat qui, au sein de sa formation politique, suscite autant d'estime que de jalousie.

Ce qui frappe en tout cas, dans cette affaire, c'est le peu de solidité de l'argumentation contestataire. Cette nouvelle commission n'est pas la première à comprendre des parlementaires et des gens qui ne le sont pas et l'on ne voit pas ce qui pourrait faire accroire que, désormais, les commissaires aux Affaires étrangères vont être supplantés par un organe qui se réunira trois ou quatre fois l'an. Qu'il y ait à redire sur la composition du groupe, cela est vrai. Mais ne sommes-nous pas devenus malades de la « formule magique » dont seul un ordinateur est aujourd'hui capable de traduire les effets, s'agissant de faire travailler sous le même toit des personnalités appartenant à tous les secteurs de la vie nationale, professions, partis, religion, langues compris ?

Sur le plan politique, il est inquiétant que perdue une situation qui fait apparaître presque constamment notre ministre des Affaires étrangères dans la mêlée. Le pays n'aurait aucun intérêt à en revenir à un état de fait genre Pilet-Golaz, toutes proportions gardées.

Si l'on examine les causes des difficultés actuelles de M. Graber, deux d'entre elles apparaissent clairement. La première tient à l'homme lui-même, la seconde aux circonstances qui ne dépendent pas de lui mais qui déterminent une action ne faisant pas l'unanimité. D'abord donc, il faut reconnaître que, notamment en Suisse alémanique, la communication entre l'intéressé d'une part, l'opinion et ses représentants de l'autre, n'a pas toujours passé. Arrivé au gouvernement avec un prestige et une réputation qui l'ont finalement desservi, le chef du Département politique a subi plus durement que ses pairs les contrecoups d'événements comme ceux de Zerqa ou du Brésil.

Sur le fond, ensuite, on peut avancer que le procès qui est fait méconnaît les changements intervenus dans notre réalité internationale, celle à laquelle notre politique étrangère doit faire face. Il est un lieu commun d'affirmer que nos problèmes extérieurs sont devenus plus aigus, que notre neutralité nécessite une réflexion et une conduite plus malaisées que par le passé (état de guerre excepté) et qu'enfin l'information rapide et spectaculaire, plus ouverte aussi, sollicite énormément nos gouvernants.

Ces données doivent être prises en considération si l'on entend juger objectivement de la politique du responsable des Affaires étrangères. D'aucuns regretteront qu'après « Willy Spühler - Jean XXIII », M. Pierre Graber soit plus circonspect et plus conservateur dans les grandes questions du moment. Si au moins l'opposition réservait ses forces aux problèmes de fond plutôt qu'à de mauvaises querelles, le débat en serait rehaussé.

F. Lf.

Thurgauer Zeitung, 22. März 1971

## Gräbt Graber sich die Grube?

Von unserem Korrespondenten in der Westschweiz

Zum «Aufstand» in der Aussenpolitischen Kommission des Nationalrates gegen Bundesrat Graber und seine Pläne für eine Studienkommission für Aussenpolitik und eine publizistische Kommission liegen im Augenblick der Niederschrift dieser Zeilen noch wenige welsche Kommentare vor. Die liberaldemokratische «Gazette de Lausanne» empfiehlt immerhin, dem Fortgang dieser Dinge ohne Nervosität entgegenzusehen. Théo Bouchat, der Bundeshauskorrespondent der parteilosen «Tribune de Lausanne / Le Matin» wartet mit einigen charakteristischen Bemerkungen auf. Wir entnehmen deshalb seiner Lagebeurteilung einige Kernsätze. Wir lesen da etwa:

«Herr Graber hätte sich wahrscheinlich manches Ungemach erspart, wenn er die genauen Aufgaben dieser ‚Kronräte‘ im Augenblicke, da ihre Schaffung angekündigt wurde, bekanntgegeben hätte.» In der Tat gab die Ungewissheit Vermutungen und Misstrauen freien Lauf. Doch warum dieses Misstrauen? Bouchat schreibt, man dürfe das Ausmass dieser Affäre nicht übertreiben. Sie sei nur der Funke ins Pulverfass aufgestauten Aergers mancher Volksvertreter über Bundesrat Graber gewesen. Seit der Flugzeugentführung stehe dessen Stern namentlich in der Deutschschweiz nicht mehr im Zenith. Bouchat gibt dafür folgende Erklärung: «Die von Herrn Graber in der Führung der Geschäfte seines Departements bewiesene Unabhängigkeit, die — vielleicht zu betonte — Distanz, die er zu

seiner Partei hält, seine schneidende Sprache und sein Mangel an Kontakt mit der öffentlichen Meinung der Deutschschweiz dürften dazu viel beigetragen haben. All diese Faktoren machen aus ihm jenseits der Saane einen Unverständenen.» Bouchat hebt weiter hervor, dass Bundesrat Grabers Neigung zu einsamen Entschlüssen jene bestärke, die bei ihm keine «Linie», keine «Konzeption» seiner Aussenpolitik zu sehen vermeinten, so dass insgesamt ein Gefühl entstehe, der Magistrat sei dem bei seiner Wahl gespendeten Vorschusslob nicht völlig gerecht geworden. Das Unbehagen könnte laut Bouchat schliesslich aber gerade für die beiden geplanten Kommissionen als notwendige Organe des Kontakts mit der öffentlichen Meinung sprechen.

Dieses Bild hat vieles für sich. Bundesrat Graber hat im Waadtländer Staatsrat die Zähigkeit und Durchschlagskraft des Neuenburger Hochländers nie verleugnet und sich durch seine Selbständigkeit und Entschlussfreude in einer sanft wattierten Umgebung die Qualifikation zum Bundesrat geholt. Die mittelbar demokratischen Einrichtungen der Waadt haben ein gewisses herrschaftliches, gelegentlich sogar pikiert wirkendes Auftreten ohne viel Rücksicht auf die «Basis» und ihre Vertreter zugelassen. Der Schreibende hat Pierre Grabers Wahl begrüssigt, aber auf die Gefahren solchen Auftretens gegenüber Deutschschweizern hingewiesen — wie es scheint, mit Grund.

Bh.

Neue Berner Zeitung, 30. März 1971

## Der Wirbel um Bundesrat Graber

**-oB-** Die welschen Stimmen, die wir zum Konflikt zwischen der parlamentarischen Kommission für Auswärtiges und dem Vorsteher des Eidgenössischen Politischen Departements vernommen haben, neigen fast alle dazu, diese Sache zwar aufmerksam, doch mit Gelassenheit zu betrachten.

Sie erwarten eine vernünftige Erledigung und weigern sich, der Affäre übermässige Bedeutung beizumessen. Es bleibt Nationalrat Jean Vincent (Genf) vorbehalten, in der kommunistischen «Voix ouvrière» einen ätzenden Unterton anzuschlagen.

### Eine Persönlichkeits- und Stilfrage

Die welschen Kommentatoren verschätzen sich jedoch (nach der Meinung des Schreibenden) keineswegs im Erfassen der Hauptursachen dieses eher ungewöhnlichen Zusammenpralls. Der Chefredaktor der liberaldemokratischen «Gazette de Lausanne», François Landgraf, erwähnt die Eifersucht nicht in der Studienkommission für Aussenpolitik berufener Parlamentarier und Partei-«Freunde» von Bundesrat Graber. Er gelangt denn auch zum Wunsche, die Opposition gegen Pierre Graber möge ihre Kräfte den Sachproblemen statt miesen Streitigkeiten aufsparen, um die Erörterungen auf eine höhere Ebene zu verbringen. Landgraf sieht die Auseinandersetzung aber auch durch die Persönlichkeit unseres Aussenministers selbst angefaßt. Die Beziehung zwischen ihm und der öffentlichen Meinung bzw. ihren Vertretern habe namentlich in der deutschen Schweiz nicht immer hergestellt werden können, und der ausgezeichnete Ruf, der Graber bei seiner Wahl vorausgegangen sei, habe ihm schliesslich im Zusammenhang mit der Flugzeugentführung eher zum Nachteil ausgeschlagen.

Diesen Hinweis auf die Persönlichkeit finden wir auch in einem Kommentar von Jean Ryhiker, dem Bundeshauskorrespondenten der überparteilichen «Tribune de Genève», wieder: «Der Stil ist der Mann. Und Herr Graber ist ein Regierungsmann», schreibt er, zugleich an die Haltung Pierre Grabers als Nationalratspräsident erinnernd, das heisst an seine Neigung zur Ironie und zum autoritären Entscheid. Auch der Bundeshauskorrespondent des liberaldemokratischen «Journal de Genève», Jacques-Simon Eggly, kommt zum Schluss, dass es hier um Bundesrat Grabers Stil und Art, um sein Vorgehen gehe. Es habe einermassen in deren Eigenheit gelegen, dass etwa der Name Roger Nordmanns bekannt geworden sei, bevor man verstehen konnte, welcher Beratergruppe er angehören werde und was die Aufgabe der für publizistische Aufklärung gedachten Gruppe sein würde. «Man wusste zugleich zu viel und zu wenig. Da misstraute man. Das ist recht schweizerisch. Es ist manchmal etwas kleinlich. Aber es ist so. Man hätte dem mehr Rechnung tragen sollen», schreibt Eggly, indem man zugewartet und dann eine genügend besetzte, auch in der Deutschschweiz und namentlich in der vor gewissen Fälligkeiten zurückschreckenden Innerschweiz bekannte Männer umfassende Kommission für Publizität hätte vorstellen können.

**In bezug auf die Studiengruppe für Aussenpolitik ist Eggly überzeugt, dass der Fehler darin liegt, den Eindruck erweckt zu haben, die Mitglieder parlamentarischer Kommissionen seien nur noch für Untergeordnetes da.**

Die Willensnatur des aus dem neuenburgischen Gebirge stammenden EPD-Chefs hatte aus diesem in der städtischen Exekutive von Lausanne und später im Staatsrat der Waadt einen höchst profilierten Regierungsmann gemacht. Tat- und Entschlusskraft stachen in der waadtländischen

Atmosphäre sanften Arrangements vorteilhaft hervor, und eine gewisse herrische Höhe, gepaart mit Empfindlichkeit bei Widerspruch, schokkierte in diesem vom Stile der Herrschaft der Volksversammlungen, in denen mit Schärfe konternde Bürger gefährlich aufstehen können, wenig, dagegen von jenem «Gnädiger Herren» nicht unerheblich berührten Kantone nicht übermässig.

**Doch war von Anfang an zu befürchten, dass hier Pierre Grabers Achillesferse bei der Begegnung mit den Deutschschweizern zu finden sein würde. So sehr sie verantwortungsfreudiges Handeln schätzen, so sehr wollen sie als Partner gewürdigt und durch Ueberzeugung gewonnen werden.**

Dass Bundesrat Graber das bisher zu wenig gespürt hat, ist bedauerlich und um so bedauerlicher, als er wie selten ein Vertreter der Romandie in der Landesregierung über ein ausgezeichnetes Werkzeug dafür verfügt: die geläufige Beherrschung des Schweizerdeutschen.

### Wunsch nach Kontaktorganen für einsamen EPD-Chef

Sein bisheriger Kontaktmangel führt denn auch welsche Beobachter dazu, nun nicht etwa nach dem Abblasen der Uebung mit den beiden, von Bundesrat Graber gewünschten Studiengruppen (für Aussenpolitik und für deren publizistische Erläuterung) zu rufen, sondern diese gegenstandslos eher als Mittel zu befürworten, um den einsamen Aussenminister mit der Ideenwelt verschiedener Bevölkerungskreise in Verbindung zu setzen und zu halten. Nationalrat G.-A. Chevallaz, der Präsident der parlamentarischen Kommission für Auswärtiges, betont in der Kolumne, die er regelmässig in der parteilosen «Feuille d'Avis de Lausanne» veröffentlichte, ausser dem Umstand, dass diese Gruppen nur konsultativen und nicht entscheidenden Charakter erhielten, im Gegensatz zu anderen Stimmen auch die Wünschbarkeit des Einsitzes von Vertretern der parlamentarischen Fraktionen, die so für eine verbesserte Unterrichtung der Parlamentarier sorgen könnten. Bundesrat Graber selbst unterstreicht, dass diese Gruppen den parlamentarischen Kommissionen keineswegs den Rang abzulaufen hätten.

### Wer ist Nordmann?

Was insbesondere die publizistische Gruppe anbelangt, so dürfte die Befürchtung, sie werde zu einer Gruppe persönlicher Vertrauter Bundesrat Grabers, spätestens nach all diesen Diskussionen gegenstandslos werden. Ein Vertrauter Bundesrat Grabers ist nun der Publizist Roger Nordmann. Hinter dessen Mitwirkung an der Aufgabe, die höchst komplexen aussenpolitischen Probleme der nächsten Zukunft volksnah zu formulieren, wurden aber namentlich in der Deutschschweiz einige Fragezeichen gesetzt, und dies, obwohl die Entfremdung zwischen dem europäischen «Integrationschinesisch» und der politischen Ausdrucksweise unseres Volkes beunruhigend gross ist. Die Opposition gegen Nordmann dürfte verschiedene Ursachen haben: Da ist das überlieferte und begründete Misstrauen gegen allfällige offizielle Propagandisten — Nordmann lehnt es übrigens ab, ein solcher zu sein, und die Verwechslung Nordmanns mit irgend einem gerissenen «Public Relations Manager».



Man übersieht zu leicht, dass Nordmann von 1942 bis 1955 als Presse- und als Radiojournalist tätig war, darunter in der höchst bedeutsamen Funktion des Chefs der Inlandinformation von Radio Lausanne. Auch mit dem hauptberuflichen Uebergang zum Werbewesen blieb er nebenberuflich der Journalistik treu; er kümmerte sich zum Beispiel nicht allein um die von ihm 1947 geschaffene «Glückskette», sondern betreute namentlich Radio- und Fernsehsendungen am Runden Tisch, die zu den beachtetsten dieser weltweiten Massenmedien gehören. Er ist zweifellos in engster Beziehung mit einer staatsbürgerlich und nicht propagandistisch gesinnten Publizistik geblieben. Seine Bereitschaft, sich Bundesrat Graber zur Verfügung zu stellen und gewisse andere Tätigkeiten aufzugeben, widerspricht übr-

gens Nordmanns eigenen finanziellen Interessen und ist nicht zuletzt als Akt persönlicher Loyalität zu werden, wobei die Vermutung, Nordmann handle auch aus parteipolitischer Loyalität, falsch ist. Er ist als Philantrop sozialen Fragen aufgeschlossen, ist aber nicht Mitglied der Sozialdemokratischen Partei (er hat übrigens journalistisch als Redaktor eines freisinnigen Blattes debütiert). Wir müssten uns allerdings sehr täuschen, wenn seiner Bereitschaft, Grabers Ruf zu folgen, nicht noch ein besonderes, weiteres Loyalitätsbedürfnis zugrunde läge — nämlich jenes, seinem Staate zu dienen, wenn er ruft, obwohl es weit bequemer und einträglicher wäre, diesen Ruf auszuschlagen.

EIDGENOESSISCHES POLITISCHES  
DEPARTEMENT

Bern, den 22. April 1971

Pressemitteilung

Sitzung der ständerätlichen Kommission für  
auswärtige Angelegenheiten

Die ständerätliche Kommission für auswärtige Angelegenheiten tagte am 21. April 1971 in Bern unter dem Vorsitz von Ständerat Franz-Xaver Leu und bei Anwesenheit von Bundesrat Pierre Graber, Botschafter Ernesto Thalmann, Generalsekretär des Politischen Departements, und anderen hohen Beamten des Departements.

Der Entwurf zum Bundesbeschluss, gemäss dem der Bundesrat zur Annahme künftiger Aenderungen des Internationalen Uebereinkommens von 1960 zum Schutz des menschlichen Lebens auf See ermächtigt ist, wurde von der Kommission einstimmig genehmigt.

Die Kommission nahm ferner von den Erläuterungen von Bundesrat Graber betreffend die Errichtung der beiden Gremien des Politischen Departements - Studiengruppe für Aussenpolitik und Arbeitsgruppe für Information - Kenntnis und führte darüber eine eingehende Diskussion. Sie vertrat die Meinung, dass dadurch die Pflichten und Aufgaben des Parlaments und seiner Kommissionen in keiner Weise beeinträchtigt werden.

DEPARTEMENT POLITIQUE FEDERAL

Berne, le 22 avril 1971

Communiqué de presseSéance de la Commission des Affaires Etrangères  
du Conseil des Etats

La Commission des Affaires Etrangères du Conseil des Etats a siégé le 21 avril 1971 à Berne sous la présidence du Conseiller aux Etats Franz-Xaver Leu et en présence du Conseiller Fédéral Pierre Graber, de l'Ambassadeur Ernesto Thalmann, Secrétaire Général du Département politique et d'autres hauts-fonctionnaires du Département.

La Commission a adopté à l'unanimité le projet d'arrêté fédéral, aux termes duquel le Conseil Fédéral est autorisé à adopter des futures modifications à la Convention internationale de 1960 concernant la sauvegarde de la vie humaine en mer.

La Commission a en outre pris connaissance des explications fournies par le Conseiller Fédéral Graber au sujet de la constitution de deux organes d'études au sein du Département politique - groupe d'études de politique extérieure et groupe de travail sur l'information - et engagé une discussion détaillée à ce sujet. Elle est d'avis que les droits et devoirs du Parlement et de ses commissions ne seront en aucune manière lésés par la constitution de ces deux organes.

NZZ, 23. April 1971

## Einverstanden mit der außenpolitischen Studiengruppe

### Keine Opposition in der Kommission des Ständerates

\* Bern, 22. April

Die vom Politischen Departement gebildete Studiengruppe für Außenpolitik, der die Rolle eines Beraterteams auf der Stufe des Bundesrates zugewiesen ist, hat in der Außenpolitischen Kommission des Ständerates eine sachlich nüchterne Beurteilung gefunden. Diese steht in auffallendem Gegensatz zur gereizten Reaktion in der Außenpolitischen Kommission des Nationalrates. In einer ersten, etwas unglücklich inszenierten Sitzung unmittelbar vor Schluß der Märzsession hatte dieses Traktandum ein Sturmtief und eine teilweise heftige Debatte zur Geschäftsordnung ausgelöst, mit dem Ergebnis, daß der Chef des Politischen Departements in dieser Sache gar nicht zu Wort kam. Die Behandlung des Gegenstandes wurde auf die nächste ordentliche Sitzung im Mai verschoben.

Als Ausgangspunkt des Mißbehagens gegenüber der neuen Studiengruppe ließ sich deutlich das Bedenken heraushören, die außenpolitischen Kommissionen des Parlaments könnten durch dieses Beraterteam *überspielt* werden. Die Unruhe wurde noch dadurch gefördert, daß der Studiengruppe eine Reihe profilierter Parlamentarier aus allen großen Fraktionen angehört. Mehr oder weniger offen war zu vernehmen, durch diese Doppelrolle würden die Entscheide der außenpolitischen Kommissionen vorweggenommen und diese Gremien auf den zweiten Platz verwiesen.

Die Kommission des Ständerates hat die Kontroverse auf die richtigen Proportionen zurückgeführt und die verfassungsrechtlichen Grundlagen dargestellt. Die Aufgabe der Studiengruppe besteht in der *Beratung* des Politischen Departements, bevor auf dieser Stufe und im Bundesrat Entscheide fallen oder Anträge an das Parlament bereinigt werden. Sache des Parlaments und seiner Kommissionen ist es aber, zu diesen Entscheiden

und Anträgen Stellung zu nehmen. Es mag zutreffen, daß die Mitwirkung prominenter Parlamentarier auf beiden Stufen in gewissem Sinn präjudizierend wirken kann — aber nur soweit, als das Gewicht dieser Männer ohnehin reicht, und nur soweit, als sich die parlamentarischen Kommissionen diesem Einfluß unterziehen und nicht selber Initiativen ergreifen. An den Kommissionen selber und am Parlament liegt es auch hier, ihre Eigenständigkeit gegenüber dem Bundesrat, der Verwaltung und deren Berater und Experten zu wahren. Die Außenpolitik bildet in dieser Hinsicht einen Sonderfall. Es ist erfreulich, daß die Außenpolitische Kommission des Ständerates diese Grenzen gezogen hat. Sie tut dies in der offiziellen Mitteilung mit der schlichten Feststellung, daß durch die neue Studiengruppe die Pflichten und Aufgaben des Parlamentes und seiner Kommissionen in *keiner Weise beeinträchtigt* werden.

Die Kommission schließt in dieser lakonischen Aussage gleich auch die in Aussicht genommene *Arbeitsgruppe für Information* des Politischen Departementes ein. Da liegen die Dinge indessen weniger klar. Mit diesem zweiten Gremium visiert Bundesrat Graber die erheblich komplexere Aufgabe der Information der Öffentlichkeit über außenpolitische Fragen an. Dieser Versuch wird von Anfang an zum Scheitern verurteilt sein, wenn ihm auch nur eine Spur des Geruchs institutioneller *amtlicher Propaganda* anhaftet.

Die Kommission, die in Bern unter dem Vorsitz von Ständerat Leu und in Anwesenheit von Bundesrat Graber, Botschafter *Thalmann*, Generalsekretär des Politischen Departements, und weiterer Beamter des Departements tagte, genehmigte im übrigen den Entwurf zu einem Bundesbeschuß, der den Bundesrat zur Annahme künftiger Aenderungen des Internationalen Uebereinkommens von 1960 zum *Schutz des menschlichen Lebens auf See* ermächtigt.

National Zeitung, 25. April 1971

Braucht Aussenminister Graber zwei neue Kommissionen?

## Gesucht: Kluge Köpfe und klare Sprache

Von Henri Stranner

Wenn man den Durchschnittsschweizer fragen würde, welche Ziele heute, unter Bundesrat Pierre Graber, die schweizerische Aussenpolitik verfolge, so könnten wohl nur wenige Leute eine klare Antwort geben. Man nimmt an (oder glaubt zu wissen), dass der Sozialdemokrat Pierre Graber im grossen und ganzen die Ziele seines ebenfalls sozialdemokratischen Vorgängers Willy Spühler weiterverfolgt. Aber so genau weiss man es nicht, da der neue Aussenminister bisher keine eindeutige Standortbestimmung abgegeben oder neue Ideen lanciert hat.

Nehmen wir zum Beispiel die UNO: Man weiss, dass der Bundesrat langfristig einen Voll-Beitritt der Schweiz zur Weltorganisation wünscht, jedoch diesen Schritt angesichts der skeptischen öffentlichen Meinung nicht zu vollziehen wagt.

In bezug auf die EWG — die übrigens mehr ins Departement Brugger hinüberspielt — weiss man auch nicht so recht Bescheid: Man will ihr näherrücken, ohne sich allzu fest zu binden, wobei man auch nicht weiss, wie weit uns die EWG entgegenkommen wird.

In Sachen Entwicklungshilfe ist die Haltung des Bundesrates eindeutig: Sowohl das Politische Departement (technische Hilfe) wie das EVD (Finanzhilfe und Zollpräferenzen) erklären sich offen bereit, die UNO-Zielsetzungen so weit wie möglich zu verwirklichen.

Was die im Interesse einer glaubwürdigen Neutralitätspolitik notwendige «Öffnung nach Osten» betrifft, geht unsere Regierung mit äusserster Behutsamkeit vor. Man vermeidet es, von der mittelfristig notwendigen Anerkennung der DDR und Nordvietnams zu sprechen, an den Vorbereitungen zur «Euro-

päischen Sicherheitskonferenz» nimmt man mit grosser Zurückhaltung teil. Die Ausdehnung des Osthandels wird diskret betrieben, damit die Öffentlichkeit möglichst wenig davon merkt.

Von einer aktiven Teilnahme an den Arbeiten des Europarates (zum Beispiel durch die Unterzeichnung der Menschenrechtskonvention und der Sozialcharta) ist wenig zu merken.

### Der unverstandene Pierre Graber

Alles in allem hat man den Eindruck, die schweizerische Aussenpolitik stehe seit der «Machtübernahme» Grabers in Bern auf «kleiner Flamme». Dafür gibt es einige triftige Gründe. Bundesrat Graber war kaum richtig in seinem neuen Amt eingearbeitet, als er durch die Entführungsaffären im Nahen Osten und in Brasilien in Beschlag genommen und von anderen Aufgaben abgehalten wurde.

Dabei ist allerdings nicht zu verkennen, dass es auch ein persönliches «Problem Graber» gibt. Dieser brillante Magistrat kommt in seiner oft etwas ironisch-herablassenden Art beim einfachen Volk nicht besonders gut an. Im Welschland vielleicht noch eher, wo man seine «Pointen» zu schätzen weiss, der Deutschschweizer hingegen hegt ein natürliches Misstrauen gegenüber dieser Art von Magistraten. Und ganz besonders: Kein Volk schätzt es, für dumm verkauft zu werden. Die Art, wie Pierre Graber letztes Jahr in der Debatte über die Flugzeugentführungen den Genfer LdU-Mann Gehrig als Dummkopf hinstellte, hat nicht nur bei diesem einen geheimen Groll gegen den Aussenminister hinterlassen.

### Leute, die Zeit zum Denken haben

Diese beiden Umstände — eine wenig klar formulierte, allzu diskret betriebene Aussenpolitik einerseits und die wenig herzliche Art des EPD-Chefs andererseits haben zwischen unserer offiziellen Aussenpolitik und dem Volk eine Kluft aufgerissen, welche Pierre Graber zurzeit zu überbrücken versucht.

Zu diesem Zweck hat Bundesrat Graber vor zwei Monaten die Schaffung zwei neuer Kommissionen vorgeschlagen. Die eine, «Studiengruppe für Aussenpolitik» genannt, soll dem Politischen Departement helfen, neue Gesichtspunkte in der Aussenpolitik herauszuarbeiten. Eine zweite Arbeitsgruppe soll, unter Beiziehung von bewährten Publizisten, das Volk besser über die grossen aussenpolitischen Ziele der Schweiz orientieren.

Sowohl die erste «Studiengruppe» von einem Journalisten etwas despektierlich «Kronrat» getauft, wie auch die zweite, nach Grabers umstrittenen Freund «Nordmann-Gruppe» genannte Kommission ist in der Öffentlichkeit auf Kritik gestossen.

Man kann sich fragen, ob nicht der Bundesrat bereits in den parlamentarischen Kommissionen für Aussenpolitik einen repräsentativen Gesprächspartner hat. Diese Frage wird in Bern allerdings verneint mit dem Hinweis, dass die überbeschäftigten Mitglieder dieser parlamentarischen Kommission viel zu wenig Zeit haben, um sich eingehend mit den grossen aussenpolitischen Fragen zu beschäftigen. Was man offenbar braucht, wäre eher ein «Brain Trust», ein Klub von Leuten, die Zeit haben zum Denken und die die vom Politischen Departement geleistete Generalstabsarbeit ergänzen könnten.

Wenn das wirklich die Zielsetzung Grabers ist, dann müsste dieser Brain-Trust aus Leuten mit grosser internationaler Erfahrung, aus Spezialisten der internationalen Politik, der Geschichte und des internationalen Rechts zusammengesetzt sein. Wenn man aber die erste, hoffentlich noch nicht definitive Liste des vom Bundesrat am 9. März ernannten «Kronrats» durchsieht, muss man feststellen, dass darin allzu viele bereits überbeschäftigte, (und zudem bereits in den aussenpolitischen Kommissionen vertretene) Parlamentarier figurieren. Als eigentliche «Denker» figurieren in der neuen Super-Kommission lediglich Daniel Frei und Christian Dominice. Es gibt doch aber wohl in der Schweiz noch eine Reihe anderer Leute, die sich intensiv mit Aussenpolitik beschäftigen und dem Bundesrat Ideen liefern könnten.

### Köpfe wären genug vorhanden

Wir denken dabei an Alt-Bundesrat Willy Spühler, der kürzlich zum Präsidenten der «Schweizerischen Gesellschaft für Aussenpolitik» ernannt worden ist, an den vor kurzem in den Ruhestand getretenen Botschafter August Lindt, an Professor Jacques Freymond (Leiter des Instituts für internationale Studien in Genf), an Professor Hans Haug (Präsident des Schweizerischen Roten Kreuzes), wir könnten uns vorstellen, dass auch einige Damen, zum Beispiel Professor Denise Bindschedler und Professor Jeanne Hersch den «Brain-Trust» bereichern könnten (die Tatsache, dass der Gatte Frau Bindschedlers im Politischen Departement arbeitet, ist kein Hinderungsgrund, hat doch Denise Bindschedler durchaus ihre eigene juristische Meinung). An Stelle der offensichtlich überbeschäftigten Fraktionschefs Chevallaz (Rad.) und Furgler (CVP) könnte man die aussenpolitischen Denker dieser Parteien, relativ junge Leute wie Dr. Lüchinger (Rad.) und Professor A. Riklin (CVP) zum Zuge kommen lassen. Man sollte auch einige «Strategen» beiziehen: Ich denke dabei vor allem an Kurt Gasteyer, der allerdings durch seine Mitarbeit am «Institut atlantique» politisch allzu einseitig etikettiert erscheint. Als Vertreter der mehr linksgerichteten «Halbjungen» Garde könnte man auch Leute wie Privatdozent Arnold Künzli und Hansjörg Braunschweig (Präsident des schweizerischen Friedensrates) beiziehen. Die Studienkommission könnte somit (in alphabetischer Reihenfolge) etwa wie folgt aussehen: Minister Gérard Bauer, Professor Denise Bindschedler, Fürsprecher H. Braunschweig, Professor Ch. Dominice, Professor D. Frei, Professor J. Freymond, Dr. K. Gasteyer, Professor H. Haug, Professor Jeanne Hersch, Professor W. Hofer, Privatdozent A. Künzli, Alt-Botschafter A. Lindt, Dr. H. Lüchinger, Nationalrat W. Renschler, Europaratspräsident Nationalrat O. Reverdin, Professor A. Riklin, Alt-Bundesrat W. Spühler, Ciba-Geigy Vertreter V. Umbricht und Nationalrat W. Vontobel.

### Nur keine «Public Relations»

Abgesehen davon, dass der von P. Graber für die Information über Aussenpolitik auserkorene «Publizist» und PR-Mann Roger Nordmann sein langjähriger Freund ist (wodurch die ganze Diskussion unnötigerweise durch persönliche [Vor]urteile belastet wird), müssen wir schlicht und einfach feststellen, dass die äusserst heikle Neuorientierung des aussenpolitischen Denkens in der Schweiz prinzipiell nicht durch PR-Leute «gemanagt» werden kann. Vermehrte Information ist zu begrüssen, aber Propaganda im einen oder andern Sinn ist abzulehnen. Wenn das Volk den Eindruck bekommen sollte, dass ihm der Bundesrat etwas aufschwätzen will, dann könnte nämlich genau der gegenteilige Effekt eintreten: Das Volk würde noch misstrauischer als es jetzt schon ist und könnte dem Bundesrat noch weniger Gefolgschaft leisten, wenn es gilt, einen UNO-Beitritt oder ein EWG-Arrangement zu ratifizieren oder noch mehr Entwicklungsgelder zu bewilligen.

Wir sind der Ansicht, dass — entgegen Grabers Meinung — unsere Zeitungen sowie die Massenmedien (Radio und TV) schon recht viel tun, um das Schweizervolk auf die grossen aussenpolitischen Entscheidungen der Zukunft vorzubereiten. Was noch fehlt — und da hat unser Aussenminister recht — ist eine etwas «vereinfachte» Form der Darstellung, die auch den «Nicht-Studierten» im Volk verständlich ist. Bereits soll aber Fürsprecher Eckenstein vom EVD versuchen, die EWG-Probleme dem Schweizervolk in leicht fasslicher Form näherzubringen; Professor Haug arbeitet an einer «Volks-Ausgabe» des UNO-Berichts. Diese Vulgarisierungsbestrebungen müssen auf andere Bereiche ausgedehnt werden. Sie sollen die Dinge nicht schöner färben, sondern nur leicht fasslich darstellen.

Der Bundesrat braucht heute zur Aktivierung seiner Aussenpolitik zugleich kluge Köpfe und Leute, die neue Ideen in eine klare, einfache Sprache umsetzen können. Es wäre zu wünschen, dass der Bundesrat, zusammen mit der aussenpolitischen Kommission des Nationalrates, diese beiden Erfordernisse in eine Form giesSEN kann, welche die zurzeit bestehenden Missverständnisse beseitigt und unserer Aussenpolitik ein klareres Profil verleiht.

Bern, den 4. Mai 1971

PressemitteilungSitzung der nationalrätlichen Kommission  
für auswärtige Angelegenheiten

Die nationalrätliche Kommission für auswärtige Angelegenheiten tagte am 3. und 4. Mai 1971 in Bern unter dem Vorsitz von Nationalrat G.A. Chevallaz und in Anwesenheit von Bundesrat Pierre Graber, Botschafter Ernesto Thalmann, Generalsekretär des Politischen Departements und anderer hoher Beamten des Departements.

Die Kommission hat einstimmig beschlossen, dem Nationalrat die Annahme der bundesrätlichen Botschaft betreffend Gewährung neuer Kredite an die FIPOI (Fondations des immeubles pour les organisations internationales) zu empfehlen.

In seinen aussenpolitischen Erläuterungen analysierte der Vorsteher des Politischen Departements in eingehender Weise die Situation in Asien.

Gemäss eines im Dezember 1970 durch ein Mitglied eingereichten Vorschlages hat die Kommission die Einberufung einer Delegation beschlossen, der es obliegen wird, Aufgabe, Kompetenzen und Arbeitsmethoden der nationalrätlichen Kommission für auswärtige Angelegenheiten zu überprüfen.

Nach den Ausführungen des Departementsvorstehers und Botschafter Thalmanns wurden durch die Kommissionsmehrheit eine Anzahl Vorbehalte prinzipieller Natur angemeldet, die sich auf das Zustandekommen sowie die Zusammensetzung der departementalen Studiengruppe für Aussenpolitik bezogen.

CommuniquéSéance de la Commission des Affaires  
Etrangères du Conseil National

La Commission des Affaires étrangères du Conseil national a siégé les 3 et 4 mai 1971 à Berne sous la présidence du Conseiller national G.A. Chevallaz et en présence du Conseiller Fédéral Pierre Graber, de l'Ambassadeur Ernesto Thalmann, Secrétaire Général du Département Politique et d'autres hauts-fonctionnaires du Département.

La Commission a décidé à l'unanimité de recommander au Conseil l'adoption d'un Message du Conseil Fédéral concernant l'octroi de nouveaux prêts à la FIPDI (Fondations des immeubles pour les organisations internationales).

Dans son exposé de politique étrangère, le Chef du Département politique s'est attaché à analyser en particulier la situation en Asie.

Suivant une proposition déposée par l'un de ses membres en décembre 1970, la Commission a décidé la création d'une délégation chargée d'étudier la mission, les compétences et les méthodes de travail de la Commission des Affaires étrangères du Conseil national.

Après des exposés du Chef du Département Politique Fédéral et de l'Ambassadeur Thalmann, la majorité de la Commission a exprimé un certain nombre de réserves de principe quant aux conditions de la désignation et la composition du Groupe d'études de politique extérieure auprès du Département Politique Fédéral.

Feuille d'Avis de Lausanne 8/9 mai 1971

LE BILLET  
DE

## Parlement et gouvernement

Georges A.  
Chevallaz

**L**E débat qui vient de se dérouler devant la commission des affaires étrangères du Conseil des Etats, puis devant celle du Conseil national, à propos de la création d'un groupe d'études auprès du Département politique, ne doit être ni dramatisé, ni passionnalisé. Mais il revêt un très grand intérêt de principe quant aux compétences respectives du parlement et du gouvernement et à leur exercice.

La séparation des pouvoirs peut être, dans les manuels, une notion fort claire et fort simple. Elle l'est moins dans la réalité pratique. La démarcation des compétences, la conception que l'on se fait du pouvoir évoluent d'ailleurs avec le temps, les hommes et les problèmes. Il y a de constantes interférences et il peut surgir des conflits.

Certains secteurs étaient autrefois « domaine réservé » du Conseil fédéral. Ainsi en fut-il longtemps des relations extérieures : la création d'une commission des affaires étrangères fut longtemps considérée comme un malencontreux empiètement sur les prérogatives confidentielles du Conseil fédéral. Bien des parlementaires admettaient fort mal que quelques-uns d'entre eux — même s'ils pouvaient les choisir — pussent avoir une entrée préférentielle au sérail et la connaissance de documents « ultrasécurs » que les députés de « deuxième cuvée » devraient continuer d'ignorer. Il fallut vingt ans de vaines tentatives pour que le Conseil national se dotât, en 1936, d'une commission des affaires étrangères, aux compétences d'ailleurs limitées, et dix nouvelles années pour que le Conseil des Etats s'engageât sur cette voie que d'aucuns craignaient périlleuse. Elle ne le fut pas. Et la création de ces deux commissions où les mandats sont limités en durée, créa plutôt un climat de collaboration positive entre gouvernement et parlement.

Les affaires extérieures, pour autant, ne restaient pas chasse gardée d'une trentaine de privilégiés. Contrôle de la gestion et des comptes, approbation du budget et des traités, interpellations, motions, postulats et questions donnent à l'ensemble des députés large occasion d'intervenir, d'être informés, de proposer, de critiquer,

Mais il est vrai que nous ne connaissons pas, chez nous, comme on le vécut, dans la pratique, sous les troisième et quatrième républiques françaises, le gouvernement d'assemblée, où le parlement pouvait constamment, d'un vote de méfiance, renverser le Conseil des ministres, infléchir ou renverser l'orientation politique. Notre constitution assigne à l'Assemblée fédérale l'approbation « des alliances et des traités avec les Etats étrangers », sous réserve de référendum en certains cas, ainsi que les mesures pour le maintien de l'indépendance et de la neutralité. Le Conseil fédéral, « autorité directoriale et exécutive », « dirige les affaires fédérales », « veille aux intérêts de la Confédération au-dehors, notamment à l'observation de ses rapports internationaux et il est, en général, chargé des relations extérieures ».

Ces compétences constitutionnelles du gouvernement dépassent la simple exécution des volontés du parlement et la gestion au jour le jour des affaires étrangères. Elles impliquent, s'y ajoutant d'ailleurs la loi de l'expérience directe et de la connaissance quotidienne, un certain rôle d'initiative, une direction donnée, une continuité assurée. Le parlement, ni, à plus forte raison, ses commissions, ne sauraient s'y substituer. Ils ont droit de contrôle, de critique, de veto, à l'approbation des traités ou du budget. Mais ils ne peuvent, en droit et en pratique, assumer la responsabilité de la conduite.

Cette responsabilité — non exclusive, mais sans doute première — comporte l'étude des propositions émanant des chambres, des possibilités et moyens de leur réalisation, l'examen d'une situation internationale profondément modifiée, aux développements intenses et rapides. Il a paru nécessaire au Conseil fédéral de s'assurer en ce domaine — comme c'est le cas pour les affaires de l'intégration, de la défense nationale, de l'AVS — le travail d'un groupe d'études. Cet organisme comprendrait des hommes de la carrière, de la doctrine juridique, de l'économie et des syndicats. Faut-il y intégrer des parlementaires ?

Non, disent les uns. Vous créeriez ainsi un Conseil de la couronne, où siègeraient des parlementaires de « première classe », regrettable discrimination, et vous dépouilleriez de leurs prérogatives les commissions des affaires étrangères.

Que disent les autres ? Les travaux du groupe d'études s'exercent au niveau des responsabilités du Conseil fédéral. Mais ils contribueront à élargir la documentation, les bases d'appréciation des commissions parlementaires et des chambres. Quitte à critiquer, en l'occurrence, le choix des personnes et les conditions dans lesquelles la création du groupe fut annoncée, pourquoi faudrait-il en exclure les parlementaires ? La présence de quelques-uns d'entre eux à ce stade de l'étude, de l'examen, de la première élaboration, est plus propre à renforcer l'influence du parlement qu'à la restreindre, à améliorer une liaison de confiance entre exécutif et législatif, à dissiper le climat de « chasse gardée », à réduire les chances des « faits accomplis » souvent déplorés. L'expérience d'autres commissions consultatives ou groupes de travail permanents ou occasionnels où siègent les députés est parfaitement concluante.

G. A. Chz.

Widerstand gegen Grabers Studiengruppe

## Ein besseres aussenpolitisches Instrumentarium gesucht

Basler Nachrichten  
8./9. Mai 1971

Unsere Leser sind im Mittwoch-Abendblatt über die Kontroverse orientiert worden, die sich an einer Sitzung der Kommission des Nationalrates für auswärtige Angelegenheiten zwischen der Kommission und dem Chef des Politischen Departementes, Bundesrat Graber, abgespielt hat. Den Ausgangspunkt hatte die Ende Februar vorgenommene Errichtung von zwei Spezialkommissionen des Eidgenössischen Departementes gebildet. Die eine der Kommissionen war als Studienkommission bezeichnet worden, mit dem Arbeitsziel, in vorausschauender Weise Situation und Problematik der Aussenpolitik der neutralen Schweiz im Rahmen sich ständig wandelnder Verhältnisse der internationalen Politik zu diskutieren und mit den Ergebnissen ihrer Beratung dem Departement und dem Bundesrat für die Meinungsbildung in der Aussenpolitik zur Seite zu stehen. Das Arbeitsziel der andern Kommission sollte sein, sich den Problemen der Information der Oeffentlichkeit über aussenpolitische Fragen zu widmen und diese Oeffentlichkeit gründlicher als bisher, über die aussenpolitischen Intentionen des Bundesrates auf dem laufenden zu halten.

Beide Absichten stiessen auf Widerstand, die vorgesehene Gründung der Studienkommission vor allem im Nationalrat. Während sich mit Bezug auf die Spezialkommission für die Information der Departementschef entschloss, die Konzeption zu ändern, dauert der Widerstand gegen die Schaffung der Studienkommission vor allem in der Kommission des Nationalrates an; die Kommission für auswärtige Angelegenheiten des Ständerates hat sich dagegen mit den Erklärungen von Bundesrat Graber zufriedengegeben.

### Schweizerische Aussenpolitik heute

Um die Frage beantworten zu können, worum es bei diesem Konflikt geht (einiges dazu haben wir in Nr. 107 vom 13./14. März bereits geäußert), ist es notwendig, ein paar Worte über den allgemeinen Aspekt zu verlieren. Ein jetzt im Ruhestand lebender Botschafter, der während des Ersten Weltkrieges in den diplomatischen Dienst der Eidgenossenschaft eingetreten war, erzählte uns vor kurzem die folgende Geschichte: Unser Gewährsmann wurde einem höheren Beamten des Eidgenössischen Politischen Departementes zugeteilt, der noch die Zeiten vor dem Ersten Weltkrieg erlebt hatte, als die Leitung dieses Departementes jedes Jahr wechselte, weil der jeweilige Bundespräsident Chef dieses Departementes war. Bei einer derartigen Amtsübernahme in irgendeinem Jahre vor dem Krieg habe der Bundespräsident die Chefbeamten des Politischen Departementes zusammengerufen, sich ihnen als ihr neuer Chef vorgestellt und die kurze Ansprache mit den Worten geschlossen: «Im übrigen, meine Herren, was geht uns schon das Ausland an.»

Ihrer Aussage nach ist diese Geschichte gewiss wahr. Die Schweiz hatte bis zum Ersten Weltkrieg keine Aussenpolitik, und deshalb reichte die lapidare Aussage von Artikel 102 line 2 der Bundesverfassung aus; dort heisst es kurz und bündig, der Bundesrat «besorgt die ausländischen Angelegenheiten überhaupt».

Es würde zu weit führen, wollten wir jetzt die verschiedenen Stadien eines mehr oder weniger gespannten Kompetenzkonfliktes schildern, der sich seit gut vierzig Jahren, vor allem zwischen Nationalrat und Bundesrat, über die Frage des Umfangs der Mitbeteiligung des Parlamentes an aussenpolitischen Entscheiden abgespielt hat.

Das Problem ist heute deshalb wieder aktuell geworden, weil sich die aussenpolitischen Verhältnisse in einem raschen und umfangreichen Wandel befinden. Die Schweiz ist in wesentlich grösserem Umfang, als sich das die meisten eingestehen, in die internationalen Entwicklungen integriert; bestimmte Vorgänge der internationalen Politik wirken auf unsere Innenpolitik zurück; Fragen wie diejenige unserer Beziehungen zur EWG, zur UNO oder unseres Engagements für die Entwicklungshilfe bekommen nicht zuletzt deshalb ihre besondere Aktualität daraus, dass gleichzeitig das Problem zur Diskussion steht, ob das Referendum der Staatsverträge auszuweiten oder einzuschränken sei.

### Ein besseres Instrumentarium

Der Begriff des «Instrumentariums» ist vor etwa zehn Jahren in der politischen Terminologie der Schweiz aufgetaucht. Wir erinnern an die Auseinandersetzungen um das sogenannte Instrumentarium der Nationalbank oder um das Instrumentarium des Bundesrates für alle Fragen der Konjunkturlenkung. Der Begriff deutet an, dass, trotz dem umfangreichen Ausbau der Verwaltung, die politische Problemfülle die Departemente zwingt, spezielle ausserhalb der Verwaltung stehende, von Fachleuten zusammengesetzte, beratende Gremien in das Leben zu rufen, mit dem Zweck, die Einsichten dieser Gremien für die Meinungsbildung im Bundesrat zu verwenden.

Der Gedanke, das Instrumentarium des politischen Departementes in ähnlicher Weise zu verbessern, lag der Gründung einer Studiengruppe für zukunftsweisende Diskussion über die Probleme unserer Aussenpolitik zugrunde. Angesichts der eigentlichen Arbeitsüberlastung des Beamtenapparates sollte auch hier die Urteils- und Meinungsbildung verbessert werden durch ein Gremium von Fachleuten ausserhalb der Verwaltung.

### Im Prinzip einverstanden

Bis zu diesem Punkte gab es zwischen der Kommission des Nationalrates und dem Departementschef keine Differenzen. Die Kommission anerkannte einmütig das Prinzip und die Notwendigkeit einer derartigen Studienkommission. Der Konflikt entstand, weil der Departementschef die Kommissionen für auswärtige Angelegenheiten der Bundesversammlung über seine Vorhaben nicht orientiert hatte und weil die Zusammensetzung des Gremiums der Konzeption nicht entsprach. Bundesrat Graber hatte Mitglieder der eidgenössischen Räte in die Kommission miteinberufen, wobei offensichtlich das übliche Prinzip gewaltet hatte, alle Parteien, Konfessionen und Landesteile dabei zu berücksichtigen. Bundesrat Graber begründete die Miteinbe-



hung von Parlamentariern damit, dass die Kommission eine Doppelaufgabe zu erfüllen habe: sie habe nicht nur in zukunftsweisender Form die Probleme unserer Aussenpolitik zu diskutieren und zu studieren, sondern die aussenpolitische Diskussion in den politischen Parteien anzuregen und zu beleben. Deshalb habe er National- und Ständeräte aus allen Lagern zugezogen, damit dann diese als Verbindungsmänner zu den Parteien in deren Mitte das aussenpolitische Interesse wecken würden. Eine Kommission, die der Departementschef ausdrücklich als Instrument der Politik des Bundesrates bezeichnete, sollte unter Einschaltung von Parlamentariern ihre ausstrahlende Kraft gegenüber dem Volke beweisen.

### Zwei Arten von Parlamentariern?

Die Kommission sah das Problem grundsätzlich anders. Auch sie ging von der Ausgangslage aus, das heisst auch sie machte geltend, dass die gegenwärtige neue Lage auf dem gesamten Gebiet der internationalen Politik eine Ueberprüfung unserer aussenpolitischen Methoden nötig mache. Der Auftrag, die Arbeitsmethoden zu überdenken, gelte aber genau so gut wie für den Bundesrat auch für die Kommission. Es ist deshalb interessant, dass, kurz bevor der Departementschef mit seinen Plänen vor die Öffentlichkeit ging, ein Mitglied der Kommission des Nationalrates, der waadtländische Sozialdemokrat Baechtold, dieser Kommission Vorschläge unterbreitet hatte, die darauf abzielten, das Problem der aussenpolitischen Kompetenz des Parlamentes neu zu überdenken und die Arbeitsweise der Kommission für auswärtige Angelegenheiten gründlicher und intensiver als bisher zu gestalten.

Nach Auffassung der überwiegenden Mehrheit der Kommission für auswärtige Angelegenheiten des Nationalrates ist die Verquickung der Aufgaben eines Expertengremiums mit denjenigen der praktischen Politik auf der Parteiebene, wie sie in der Zusammensetzung der Studienkommission vorgenommen worden ist, nicht haltbar. Die Verbindung zwischen den Auffassungen von Experten und denjenigen der praktischen Politik führt ~~zum Parlament. Im Parlament sind Volk und Stände mit einem politischen Auftrag vertreten. Wenn es richtig ist, dass das aussenpolitische Interesse in breiten Schichten unseres Volkes belebt werden muss, so ist der Ort, wo das zu geschehen hat, eben die Verbindungsstelle zwischen Volk und Ständen, die Bundesversammlung.~~

Nach Auffassung der Kommission ist die von Bundesrat Graber vorgeschlagene Lösung für das Parlament auch deshalb nicht haltbar, weil sie mit Bezug auf die aussenpolitischen Kompetenzen zwei Arten von Parlamentariern schaffen wird. Solche, die mehr, und solche, die weniger privilegiert werden. Die vom Bundesrat in die Studienkommission Berufenen (nicht etwa vom Parlament delegierten) National- und Ständeräte hätten den Auftrag, die Weichen für die künftige Aussenpolitik der Schweiz mitzustellen und sie genossen das Privilegium dazu gehörender eingehender Informierung. In der Praxis käme das darauf hinaus, dass die parlamentarischen Kommissionen für Aussenpolitik sich wie bisher damit zu beschäftigen hätten, laufende, meistens unbestrittene Vorlagen zu behandeln, wobei es erst noch Sache des Bundesrates bleibt, welche Vorlagen er der Kommission übergeben will und welche nicht. Die Arbeit dieser Kommission würde, in einem Moment, da man nach Vertiefung des aussenpolitischen Interesses ruft, abgewertet, während die eigentlichen, langfristigen Initiativen an die Studienkommission und die darin vom Bundesrat berufenen Parlamentarier übergingen.

In der Sitzung vom 4. Mai sind diese Bedenken der Kommission des Nationalrates nicht behoben worden. Die überwiegende Mehrheit hält an ihrer Auffassung fest, die Zusammensetzung der Kommission sei neu zu überprüfen. Da mit Bezug auf den ganzen Problemkomplex eine Reihe von parlamentarischen Vorstössen eingereicht worden ist, wird sich in der Junisession Gelegenheit bieten, im Plenum auf die Konzeptionsfrage zurückzukommen.

### Pflichten und Kompetenz der Kommission

Wenn die Kommission des Nationalrates ihren Widerstand gegen die Zusammensetzung der Studienkommission in der erwähnten Weise begründet hat, so ist klar, dass sie sich damit natürlich die Pflicht auferlegt, die eigene Stellung und Arbeitsmethode zu überprüfen. Es hat sich rasch gezeigt, dass sich ein ganzer Komplex von Fragen stellt, reichend von der Kompetenzfrage, über die Frage eines eigenen Reglementes (das nicht existiert), die Frage der zahlenmässigen Zusammensetzung und der Häufigkeit der Sitzungen. Wie dem Schlusscommuniqué zu entnehmen war, wird die Kommission des Nationalrates diesen gesamten Komplex ihrer Kompetenzen und Arbeitsweise durch eine Subkommission abklären lassen; die Subkommission wird entsprechende Anträge auszuarbeiten haben.

Es ist bedauerlich, dass in der Kommission des Ständerates diese Zusammenhänge offenbar nicht erkannt worden sind und die Kommission der Meinung war, sie müsse eine Tradition fortsetzen, die vor 35 Jahren begonnen hat: Als im Jahre 1936 der Nationalrat Bundesrat Motta die Gründung einer Kommission für auswärtige Angelegenheiten abrang, distanzierte sich der Ständerat demonstrativ von jenen Absichten; er lehnte es ab, seinerseits eine Kommission für auswärtige Angelegenheiten zu bestimmen. Die Kommission des Ständerates ist erst nach dem Zweiten Weltkrieg beschlossen worden.

Peter Dürrenmatt

Tribune de Lausanne, 5 mai 1971

/ Groupe d'étude  
 du DPF  
**La commission  
 du National  
 en désaccord  
 avec M. Graber**

La décision de M. Graber de créer deux groupes d'étude au service du Département politique, continue de susciter quelques remous. La majorité de la commission permanente du Conseil national pour les affaires étrangères vient en effet de manifester son désaccord avec la composition du groupe d'étude.

Réunis lundi et mardi à Berne, les commissaires ont entendu les explications de M. Pierre Graber. Mais le chef du département ne paraît pas avoir convaincu ses interlocuteurs.

Car il apparaît que deux tendances se précisent au sein de la commission permanente :

- pour la majorité de celle-ci, il est regrettable que des parlementaires fassent partie du groupe d'étude en question. Aux yeux

de certains, cette participation dévaloriserait le rôle de la commission du Conseil national ;  
 — une minorité, dont le président de la commission, M. Georges-André Chevallaz, estime en revanche qu'il est utile que les politiciens participent, à ce stade, déjà à la réflexion politique.

**UN AVIS QUI COMPTE**

La commission du Conseil national n'a bien sûr aucun pouvoir décisionnel, mais pour des raisons politiques, M. Graber peut difficilement ignorer purement et simplement son avis. D'autant moins que le chef de la diplomatie helvétique doit déjà répondre à plusieurs interventions parlementaires sur ce même sujet.

Une autre décision de la commission donne peut-être une indication significative sur l'état d'esprit de ses membres. Soucieux de préserver à tout prix leurs prérogatives, ceux-ci ont désigné quelques-uns des leurs pour étudier la mission, les compétences et les méthodes de travail de ladite commission, de même que les moyens éventuels de renforcer ces prérogatives.

Quant au groupe spécialisé dans les mass media il n'a pas suscité, semble-t-il, de discussions particulières, et aucune décision ne semble avoir été prise à son sujet.

Th. B.

Bern: Umstrittene Studienkommission für Aussenpolitik

## Vermutlich keine Mitarbeit von Parlamentariern

Bern wb. Es macht den Anschein, als habe sich Bundesrat Graber, Chef des Eidgenössischen Politischen Departementes zum Entscheid durchgerungen, auf die Mitarbeit von Parlamentariern in der von ihm ins Leben gerufenen «Studienkommission für Aussenpolitik» zu verzichten. Die Schaffung dieser Kommission war unmittelbar nach der Bekanntgabe ihrer Billigung durch die Landesregierung ins Schussfeld der Kritik geraten, insbesondere innerhalb der Kommission des Nationalrates für auswärtige Angelegenheiten.

Diese Kommission liess sich vergangene Woche die Argumente des Aussenministers vortragen, ohne allerdings vom Vorbehalt gegenüber der personellen Zusammensetzung der Studienkommission für Aussenpolitik abzurücken. In der fünfzehn Persönlichkeiten umfassenden Kommission befinden sich sieben National- und Ständeräte. Nach Auffassung der überwiegenden Mehrheit der Kommission für auswärtige Angelegenheiten des Nationalrates ist die Verquickung der Aufgaben eines Expertengremiums, was die Studienkommission ist, mit denjenigen der praktischen Politik auf der Parteiebene, wie sie in der Zusammensetzung der Studienkommission vorgenommen worden ist, nicht haltbar. Und nach Auffassung der Kommission ist die von Aussenminister Graber vorgeschlagene Lösung für das Parlament auch deshalb nicht haltbar, weil sie mit Bezug auf die ausserpolitischen Kompetenzen zwei Arten von Parlamentariern schaffen könnte.

In der Sitzung vom 4. Mai der nationalrätlichen Kommission für auswärtige Angelegenheiten konnten die Bedenken gegen die personelle Zusammensetzung, das heisst gegen die Mitarbeit von Parlamentariern in einer departementalen, verwaltungsunabhängigen Studienkommission nicht beseitigt werden. Die überwiegende Mehrheit der Kommissionsmitglieder vertrat die Auffassung, die Zusammensetzung der Studiengruppe für Aussenpolitik sei neu zu überprüfen.

Wie man nun im Bundeshaus hören kann, soll Aussenminister Graber nicht abgeneigt sein, den hartnäckigen Parlamentariern in dieser Frage entgegenzukommen und von einem Einbezug von Mitgliedern der eidgenössischen Räte abzusehen.

Gegen die Einsetzung ständiger Konsultativorgane durch den Bundesrat und seine Departemente ist grundsätzlich nichts einzuwenden. Gemäss Artikel 104 der Bundesverfassung ist er dazu ermächtigt. In der Kontroverse um die Studiengruppe für Aussen-

Solothurner Zeitung,  
13. Mai 1971

politik stand die Frage der Kompetenz zur Einsetzung eines permanenten Konsultativorgans im Hintergrund; eigentlichen Streitpunkt bildete die personelle Zusammensetzung. Die Verärgerung einiger Parlamentarier über die Schaffung der Studienkommission hat andererseits gezeigt, dass sich die aussenpolitischen Kommissionen des Parlamentes vom Vorwurf nicht ganz freisprechen können, sie hätten bis anhin den Bereich ihrer Mitverantwortung bei der Gestaltung der Aussenpolitik unseres Landes zu wenig ausgelotet.

EIDGENÖSSISCHES POLITISCHES  
DEPARTEMENT

Bern, den 13. Mai 1971

P r e s s e m i t t e i l u n g

Studiengruppe für Aussenpolitik

Der Bundesrat hat in seiner gestrigen Sitzung einen Bericht des Vorstehers des Politischen Departements über die Stellungnahme der Kommission für auswärtige Angelegenheiten des Nationalrates zur Frage der Errichtung einer Studiengruppe für Aussenpolitik entgegengenommen und beschlossen, dem Wunsche der Mehrheit dieser Kommission zu entsprechen, keine Parlamentarier in diese Studiengruppe aufzunehmen.

Durch diesen Beschluss möchte der Bundesrat einem Konflikt mit der nationalrätlichen Kommission aus dem Wege gehen, der sich auf die gebotene enge Zusammenarbeit mit dieser nur nachteilig auswirken könnte.

In grundsätzlicher Hinsicht besteht der Bundesrat jedoch darauf, dass der Beizug von Ratsmitgliedern zu ausserparlamentarischen Konsultativgremien nicht nur rechtlich zulässig ist, sondern in vielen Fällen einer Notwendigkeit entspricht. Dies gilt vor allem dann, wenn sich das Tätigkeitsfeld und die Arbeitsweise solcher Gremien von den Kompetenzen der bestehenden parlamentarischen Kommissionen deutlich unterscheiden.

Dieser Grundsatz ist von der Geschäftsprüfungskommission des Ständerates in ihrer Sitzung vom 10. Mai d.J. gestützt auf eine schriftliche Stellungnahme des Bundesrates vom 5. Mai ausdrücklich anerkannt worden.

Im übrigen sei daran erinnert, dass die Kommission für auswärtige Angelegenheiten des Ständerates in ihrer Sitzung vom 22. April d.J. mit Bezug auf die Studiengruppe für Aussenpolitik zum Schlusse gekommen ist, dass diese die Pflichten und Aufgaben des Parlaments und seiner Kommissionen in keiner Weise beeinträchtigt.

DEPARTEMENT POLITIQUE FEDERAL

Berne, le 13 mai 1971

C o m m u n i q u é d e p r e s s e

Groupe d'études de politique étrangère

Dans sa séance d'hier, le Conseil fédéral, après avoir pris connaissance d'un rapport du Chef du Département politique sur la position prise par la Commission des affaires étrangères du Conseil national à propos de la constitution d'un groupe d'études de politique extérieure, a décidé de répondre au vœu exprimé par la majorité de cette Commission et de n'inclure aucun parlementaire dans ce groupe d'études.

En prenant cette décision, le Conseil fédéral entend éviter un conflit avec la Commission du Conseil national qui ne manquerait pas de compromettre l'esprit de collaboration indispensable avec cette Commission.

Quant aux principes, le Conseil fédéral demeure néanmoins d'avis que l'appel fait à des membres des deux Conseils de siéger au sein de groupes consultatifs extra-parlementaires est non seulement juridiquement admissible, mais correspond, dans bien des cas, à une nécessité. Cela vaut en particulier dans la mesure où le champ d'activité et la méthode de travail de tels groupes se distinguent nettement des compétences des Commissions parlementaires existantes.

La Commission de gestion du Conseil des Etats, se basant sur une détermination écrite du Conseil fédéral du 5 mai, a expressément reconnu le bien-fondé de ces principes lors de sa séance du 10 mai dernier.

Par ailleurs, il convient de rappeler que la Commission des affaires étrangères du Conseil des Etats, dans sa séance du 22 avril 1971 consacrée notamment au groupe d'études de politique extérieure, est arrivée à la conclusion que les droits et les devoirs du Parlement et de ses Commissions n'étaient en rien lésés par la constitution de ce groupe.

NZZ, 14. Mai 1971

## Kein außenpolitischer Hausstreit

### Rückzug der Parlamentarier aus der Studiengruppe für Außenpolitik

zy. Bern, 13. Mai

Bundesrat Gräber hat in versöhnlicher Geste den Bedenken Rechnung getragen, die in der *außenpolitischen Kommission des Nationalrates* gegen die Mitwirkung von Mitgliedern der eidgenössischen Räte in der neugeschaffenen *Studiengruppe für Außenpolitik*, zum Teil etwas stürmisch, geäußert worden waren. Wie der Chef des Politischen Departements am Donnerstag der Presse bekannt gab, will der Bundesrat dem Wunsche der Mehrheit dieser Kommission entsprechen, wonach der Studiengruppe *keine Parlamentarier* angehören sollen. Die sieben Mitglieder der eidgenössischen Räte, die bereits nominiert waren, scheiden daher aus. Deutlich hält eine amtliche Mitteilung fest, daß dieser Beschluß des Bundesrates nicht aus streng sachlichen, sondern aus Erwägungen zustande kam, die das *politische Klima* betreffen. Der Bundesrat möchte «einem Konflikt mit der nationalrätlichen Kommission aus dem Weg gehen, der sich auf die gebotene enge Zusammenarbeit mit dieser nur nachteilig auswirken könnte».

Zur Sache selbst erklärt der Bundesrat deutlich und mit Recht, daß die Mitwirkung von Ratsmitgliedern in außerparlamentarischen beratenden Kommissionen nicht nur rechtlich *zulässig* ist, sondern in manchen Fällen einer *Notwendigkeit* entspreche. Vorauszusetzen ist immer, daß sich der *Auftrag* und die *Tätigkeit* solcher Gremien von den Aufgaben und Kompetenzen der *parlamentarischen Kommissionen* deutlich *unterscheiden*. Diese Voraussetzung ist bei der außenpolitischen Studiengruppe durchaus erfüllt. Unter rein sachlichen und rechtlichen Kriterien war die Mitwirkung von Parlamentariern nicht anzufechten, wohl aber erschien die *Zahl von sieben Ratsmitgliedern* in dieser Expertengruppe etwas hoch. Aber selbst so brauchte eine außenpolitische *Kommission*, die sich *stark und ihrer Aufgabe gewachsen fühlt*, nicht zu befürchten, sie

werde durch die Mitwirkung von Parlamentariern in einem außenpolitischen Beraterteam des Bundesrates überspielt. In der außenpolitischen Kommission des Ständerates regten sich jedenfalls solche Bedenken nicht. Dieses Gremium befürwortete ausdrücklich die Schaffung der Studiengruppe. Auch die Geschäftsprüfungskommission der kleinen Kammer sprach sich eindeutig für die Auffassung des Bundesrates aus, daß Parlamentarier durchaus in beratenden außerparlamentarischen Ausschüssen mitwirken können.

Welche tieferliegenden und nicht überschaubaren *Motive* die gereizte Abwehr einer Reihe von Mitgliedern der außenpolitischen Kommission des Nationalrates gefördert haben könnten, mag hier dahingestellt bleiben. Wesentlicher erscheint, daß die außenpolitische Kommission sich daran machen will, ihre Position durch *vermehrte eigene Initiative* und *Wirksamkeit* zu stärken. Das dürfte der *bessere Weg* sein, dem Parlament in außenpolitischen Fragen zu mehr Gewicht zu verhelfen, als eine nervöse Reaktion zur Schau zu tragen, wenn der Bundesrat sein außenpolitisches Instrumentarium verstärken will.

In zweckmäßiger Weise modifiziert wird die *Arbeitsgruppe für Information* im Politischen Departement, deren Schaffung mit der umstrittenen Studiengruppe angekündigt worden war. Es ist nun vorgesehen, zu einem festen Kern, der aus Angehörigen des Politischen Departements gebildet wird, *von Fall zu Fall* Vertreter von Presse, Radio und Fernsehen beizuziehen, ohne jedoch diese Mitarbeit zu institutionalisieren.

Eine weitere Klärung ist insofern eingetreten, als der *Publizist Roger Nordmann*, welcher der Arbeitsgruppe für außenpolitische Information als Exekutivorgan hätte zur Verfügung stehen sollen, nach einer Mitteilung von Bundesrat Gräber auf die Uebernahme des Mandats *verzichten* will, nachdem sich gegen diese Position Bedenken und Widerstände gezeigt hatten.

## Roger Nordmann verzichtet

*hmb.* Dem Wink der nationalrätlichen Kommission für auswärtige Angelegenheiten folgend, will nun der Bundesrat die für die Studiengruppe für Aussenpolitik aufgebotenen Parlamentarier — insgesamt sieben an der Zahl — durch mit der Aussenpolitik ebenfalls vertraute Persönlichkeiten auswechseln. Wie Bundesrat Graber erklärte, habe man sich «mit Bedauern» zu diesem Schritt entschlossen. Immerhin könne damit einem Konflikt aus dem Wege gegangen werden und nehme zudem noch Rücksicht auf die Meinung einer Kommissionsmehrheit. Dessen ungeachtet, bestehe aber der Bundesrat auf seinem Recht, Ratsmitglieder in ausserparlamentarische Konsultativgremien abordnen zu können.

Bei der Einsetzung der Studiengruppe für Aussenpolitik wurde vor allem kritisiert, dass die Jungen und die Frauen nicht berücksichtigt worden sind. Bundesrat Graber hält nun fest, dass es den Jungen an wirklichen Erfahrungen in aussenpolitischen Angelegenheiten fehle.

**Sofern sich ein «junger Kandidat» meldet und er nachweisbar nicht zum Lager der «Contestataires» gehört, könne seine Aufnahme in Erwägung gezogen werden.**

Noch vor den Sommerferien müsse die Studiengruppe aber endgültig bestellt werden, damit sie endlich die dringenden Arbeiten aufnehmen könne.

Tat, 14. Mai 1971

**Entgegen anderslautenden Berichten habe hingegen der Bundesrat nie daran gedacht, auf die Einsetzung einer Arbeitsgruppe für Publizistik zu verzichten.**

Zu bedauern sei, dass Roger Nordmann, der als Koordinator dieser Arbeitsgruppe ausersehen gewesen sei, nach den peinlichen Diskussionen in der Öffentlichkeit auf jegliche Mitarbeit verzichtet habe. Vorgesehen habe man dann eine Konzeption, wobei man eine aus Vertretern des Politischen Departements, der Presse, des Radios und des Fernsehens bestehende permanente Kommission einsetzen wollte. Bereits hätten sich aber die Vertreter der Massenmedien gegen eine derartige «Integration» gewandt, um ihre Unabhängigkeit wahren zu können. Der Arbeitsgruppe werden deshalb nur Personen des Politischen Departements und einige interessierte Persönlichkeiten ausserhalb der Verwaltung angehören. Von Fall zu Fall sollen für spezielle Fragen aber immer noch Vertreter der Massenmedien beigezogen werden. Damit wäre auch unter diese «Angelegenheit» ein Schlussstrich gezogen, und nachdem der Glaube selig macht, wollen wir Bundesrat Graber ruhig in seinem Glauben lassen, dass Nordmann, vor allem für die welsche Schweiz, der beste Mann gewesen wäre.

## Aussenpolitische Studiengruppe — ohne Parlamentarier

Von unserem Bundesstadredaktor Dr. Martin Rosenberg

Vaterland, 14. Mai 1971

Der zwischen dem politischen Departement und der nationalrätlichen Kommission für auswärtige Angelegenheiten ausgebrochene Konflikt über die Einsetzung einer Studiengruppe für Aussenpolitik ist nun beigelegt worden. Der Bundesrat hat am Mittwoch einen Bericht des Vorstehers des Politischen Departementes entgegengenommen und beschlossen, dem Wunsche der Mehrheit der aussenpolitischen Kommission des Nationalrates zu entsprechen und keine Parlamentarier in diese Studiengruppe aufzunehmen. Bundesrat Graber orientierte am Donnerstag früh die Bundeshauspresse.

Zugleich gab er einige Hinweise auf die ebenfalls retouchierte Konzeption der geplanten Arbeitsgruppe für Basisinformation des Politischen Departementes. Beide Gruppen wurden vom Politischen Departement am 8. März angekündigt. Die Bildung einer Studiengruppe für aussenpolitische Fragen wurde im Grundsatz von keiner Seite bestritten. Unbestritten ist auch, dass der Bundesrat die Kompetenz hat, solche Studiengruppen einzusetzen.

Während nun aber die aussenpolitische Kommission des Ständerates sich mit der geplanten Studiengruppe für Aussenpolitik und mit ihrer Zusammensetzung einverstanden erklärte, machte sich in der aussenpolitischen Kommission des Nationalrates gegen den Beizug von Parlamentariern zu dieser Studiengruppe starke Opposition geltend. Befürchtet wurde eine Beeinträchtigung der Bedeutung der parlamentarischen Kommission für Aussenpolitik und eine unterschiedliche Behandlung der Parlamentarier. Vorgeschlagen wurde eine Aufwertung der parlamentarischen Kommissionen durch vermehrte und rechtzeitige Orientierung und damit ihre Einschaltung in den Entscheidungsprozess. Indem der Bundesrat nun dieser Auffassung nachgab, scheiden folgende Parlamentarier aus der Studiengruppe aus: Die Nationalräte Chevallaz, Furgler, Hofer, Renschler, Reverdin, Vontobel und Ständerat Wenk. Die Studiengruppe soll nun neu ergänzt werden durch ausserparlamentarische Fachleute. Bundesrat Graber hält an einer direkten Verbindung der Studiengruppe mit den politischen Parteien

fest, lehnt aber den Einbezug junger Kontestatäre ab.

Eine Aenderung erfährt auch die Konzeption der Basisgruppe für Information des Politischen Departementes. Ursprünglich war eine feste Informationsgruppe geplant, wobei der welsche Public-Relations-Spezialist Roger Nordmann keine geringe Rolle hätte spielen sollen. Man begnügt sich nun mit einem festen Kern von höheren

Beamten des Politischen Departementes, wobei je nach Fragen und Disponibilität alternativ Fachleute aus Presse, Radio und Fernsehen beigezogen werden sollen. Man versucht so den Eindruck einer amtlichen Propaganda und eines propagandistischen Geheimzirkels zu vermeiden. Roger Nordmann hat auf die Mitarbeit verzichtet, was Bundesrat Graber bedauert und als Verlust empfindet.

## Les partis sans pouvoir

Feuille d'Avis de Lausanne,  
14 mai 1971

**P**IERRE GRABER accepte de composer ; à la commission des Affaires étrangères du Conseil national, il offre le retrait des parlementaires du nouveau « Groupe de politique extérieure » de son département à ceux qui l'accusaient d'introduire dans les mœurs de l'exécutif central de regrettables tendances propagandistes, il annonce l'éloignement volontaire de M. Roger Nordmann de l'autre organisme : le « Groupe de travail pour l'information ».

Ces importantes concessions apporteront-elles l'apaisement ? Personne ne le sait. Car il reste que les innovations que souhaitait — et que souhaite toujours — apporter le ministre des Affaires étrangères aux méthodes gouvernementales helvétiques n'ont rien perdu de leur impérieuse nécessité.

Voyons le Groupe d'étude de politique étrangère. Après le départ des sept parlementaires, seuls huit hommes subsistent. Les voici, avec ce qu'ils représentent :

— « Grand » patronat : Gérard Bauer, horlogerie ; Victor Umracht, Ciba-Geigy.

— Université : Christian Dominici, Genève ; Daniel Frei, Zurich.

— Presse : Pierre Béguin, presse écrite, radio et télévision ; Fred Luchsinger, « Neue Zuercher Zeitung ».

— Diplomatie : Pierre Micheli, Genève ; Guido Lepori, Lugano, tous deux anciens ambassadeurs.

Bref : point de femmes, point de syndicalistes, guère d'hommes de gauche, très peu de jeunes et, surtout : plus de représentant attiré des partis politiques. Pierre Graber promet de combler les rangs dégaris de la meilleure manière possible.

C'est l'absence des partis qui nous paraît la plus redoutable. Depuis des années, des voix se sont élevées — avec raison — pour leur donner au niveau des consultations gouvernementales des postes d'influence. Dans l'ordre de la politique étrangère, la revendication était d'autant plus justifiée qu'une large portion des attributions essentielles sont le fait, non du parlement, mais du gouvernement. La présence des sept députés aujourd'hui écartés lui donnait, d'une certaine façon, cette présence. En effet, toutes les formations de quelque importance — parti du travail excepté — disposaient d'un homme. Le parti socialiste — équitable retour des choses ! — en avait deux.

S'ils ne sont pas remplacés d'une manière ou de l'autre, nous pourrions raisonnablement conclure que les partis, contre leur intérêt, auront perdu une occasion rare de se faire entendre au cœur même d'un capital centre de décision. En l'occurrence, la grande affaire n'est pas de mettre en compétition un groupe de travail à la disposition du gouvernement et les commissions des Affaires étrangères des Chambres. Il s'agit d'être là et de le faire savoir — dans toute la mesure du possible — à tous les niveaux du processus étatique de décision. Or les partis — si souvent « doublés » par les experts, par les représentants des organisations professionnelles — ont des positions à reconquérir.

Voyons le « Groupe de travail pour l'information ». La renonciation de Roger Nordmann, la réduction de l'organisme à un « noyau » de hauts fonctionnaires et de collaborateurs spécialistes es opinion publique, le recours épisodique à des hommes de presse, de radio et de télévision ont notablement transformé les données du problème. En

procédant à ces réformes, le chef du Département politique tient compte d'un ancestral réflexe helvétique : la haine de la propagande, le mépris du conditionnement. Ce réflexe n'est pas médiocre. Il est une part de l'exigence démocratique et pluraliste de ce peuple.

Mais la vraie question est ailleurs. Il s'agit de savoir si les pouvoirs publics disposent pour se faire écouter de porte-voix suffisants. Il s'agit de savoir s'il leur est permis de faire connaître leurs vues, de parler des problèmes qui les concernent. A ce titre, la méconnaissance de certains lourds dossiers de la politique extérieure contemporaine — intégration de l'Europe, tiers monde, organisation des Nations Unies — augure mal des prises de position populaires dont ils seront fatalement un jour l'objet.

Craint-on les excès ? Pour l'heure, ce serait plutôt les excessifs silences de notre exécutif qui nous préoccuperaient. Allons ! Il sera toujours temps de freiner. Les freins : c'est peut-être l'une des denrées dont ce pays est le moins dépourvu.

G. Pb.

Der Bund, 14. Mai 1971

## «Kronrat» ohne Parlamentarier

Studiengruppe für Aussenpolitik und Arbeitsgruppe für Publizistik modifiziert

Sk. Um einem Konflikt mit der Kommission des Nationalrates für auswärtige Angelegenheit aus dem Wege zu gehen, hat der Bundesrat in der Sitzung vom vergangenen Mittwoch nach einer Orientierung durch Bundesrat Graber beschlossen, keine Parlamentarier in die Studiengruppe für Aussenpolitik aufzunehmen. Die sieben für diese Kommission vorgesehenen Parlamentarier sollen durch andere mit aussenpolitischen Fragen vertraute Persönlichkeiten ersetzt werden, und zwar noch vor den Sommerferien. Die Arbeitsgruppe für Publizistik wird nicht aufgegeben, soll aber nach einer leicht abgeänderten Konzeption arbeiten. Bundesrat Graber gab an einer Pressekonferenz seinem tiefen Bedauern Ausdruck, dass Roger Nordmann, der als Koordinator dieser Gruppe ausersehen war, auf die Mitwirkung verzichtet hat. Damit ist aus der Kontroverse und Konfusion um den «Kronrat» des Eidgenössischen Politischen Departements – die mit etwas «Diplomatie» und sorgfältiger Vorbereitung ohne weiteres zu vermeiden gewesen wären – ein passabler Ausweg gefunden worden.

### Im Grundsatz fest...

In der Pressemitteilung zum Einlenken des Vorstehers des Politischen Departements und des Bundesrates auf den ausdrücklichen Wunsch der Mehrheit der Kommission für auswärtige Angelegenheiten, dass nicht Parlamentarier «zweierlei Rechts» geschaffen werden sollten, ist weiter zu entnehmen:

In grundsätzlicher Hinsicht besteht der Bundesrat trotz seiner Entscheidung in Sachen Studiengruppe darauf, dass der Beizug von Ratsmitgliedern zu ausserparlamentarischen Konsultativgremien nicht nur rechtlich zulässig ist, sondern in vielen Fällen einer Notwendigkeit entspricht. Dies gilt vor allem dann, wenn sich das Tätigkeitsfeld und die Arbeitsweise solcher Gremien von den Kompetenzen der bestehenden parlamentarischen Kommissionen deutlich unterscheidet.

Der Bundesrat hält fest, dass dieser Grundsatz von der Geschäftsprüfungskommission des Ständerates in ihrer Sitzung am 10. Mai, gestützt auf eine schriftliche Stellungnahme des Bundesrates, ausdrücklich anerkannt worden ist. Im übrigen wird noch daran erinnert, dass die Kommission für auswärtige Angelegenheiten des Ständerates zum Schluss gekommen ist, dass die geplante Studienkommission für Aussenpolitik die Pflichten und Aufgaben des Parlaments und seiner Kommissionen in keiner Weise beeinträchtigt.

### Die «Abgesetzten» und die Anwärterliste

Der Bundesrat habe, so führte Bundesrat Graber an einer Pressekonferenz am Donnerstag aus, diesen Beschluss nur mit Bedauern gefasst. Hätte der Konflikt mit der Mehrheit der Nationalratskommission für auswärtige Angelegenheiten weitergeschwelt, hätte sich dies nachteilig auf die gebotene enge Zusammenarbeit auswirken können.

Zu ersetzen sind die Nationalräte Chevallaz, Furgler, Hofer, Renschler, Reverdin und Vontobel sowie Ständerat Wenk. Auf der Anwärterliste stehen bereits auch einige sachverständige Frauen, die in der Zwischenzeit ausfindig gemacht werden konnten. Auf die Frage, ob nun auch die junge Generation vermehrt zum Zuge komme, antwortete Bundesrat Graber, dass die Mitglieder dieser Studienkommission Sachkenntnis und Erfahrung in aussenpolitischen Angelegenheiten besitzen müssten. Die Arbeitsgruppe sei im übrigen ja auch nicht als «table ronde de contestation» konzipiert.

### Kern mit Ad-hoc-Mitgliedern

Etwas abgeändert wurde auch die Konzeption der Arbeitsgruppe für Publizistik. War ursprünglich die ganze Kommission als permanentes Gremium gedacht gewesen, so wird nun eine Kernkommission mit Mitgliedern aus dem Politischen Departement und andern interessierten Persönlichkeiten gebildet, die von Fall zu Fall und je nach Problem und Aufgabe Journalisten und Mitarbeiter von Radio und Fernsehen zuzieht.

### Keine Richtigstellungen zu «Huldigung»

Bundesrat Graber griff im Zusammenhang mit diesem Informationsproblem auch einen Vorfall am Offiziellen Tag der Schweizer Mustermesse auf. Die Gäste des Banketts waren aufgefordert worden, sich zu erheben, wenn der Vertreter des Bundesrates den Saal betrete. Diese Aufforderung zur «Huldigung» war in einigen Presseorganen glossiert worden, wobei auch Bemerkungen gegen und über Bundesrat Graber gemacht wurden, die er als «böse und perfid» bezeichnete. Denn er sei für diese derartige protokollarische Arrangements ja nicht verantwortlich und habe sie bestimmt nicht veranlasst. Bundesrat Graber empfand es auch, dass Richtigstellungen in dieser Angelegenheit, die er im übrigen nicht dramatisieren wollte, nicht publiziert worden sind.



M. Pierre Graber et ses groupes de travail

## La persévérance, secret de tous les triomphes

— De notre correspondant à Berne, Michel Margot —

Il y a quelques semaines, le chef du Département politique désignait, avec l'accord du Conseil fédéral, deux groupes extraparlimentaires chargés de l'assister dans sa tâche. On sait les remous que cette décision devait susciter. Hier, au cours d'une brève conférence de presse, M. Graber a mis un point final — du moins l'espère-t-on — à cette déjà longue et terriblement ennuyeuse affaire.

L'Impartial  
14 mai 1971

Rafraîchissons notre mémoire : le 8 mars, le Département politique publiait la liste des personnalités présentes pour faire partie du premier organe consultatif, le groupe d'études de politique étrangère, qui est censé conseiller M. Graber dans l'élaboration de la « grande » politique. Parmi elles, sept députés aux Chambres fédérales.

Quelques jours après, la Commission des Affaires étrangères du Conseil national manifestait de l'humeur : la majorité de ses membres exprimaient leur crainte de se voir supplanter par des experts et des super-députés. Le président de cette commission, le Lausannois Georges-André Chevallaz, qui avait été désigné par M. Graber comme représentant du parti radical au sein du groupe d'études, tentait immédiatement la conciliation. Et pour mieux défendre ce qu'il jugeait d'emblée très utile, il en démissionnait séance tenante.

Tout dernièrement, la Commission siégeait à nouveau et procédait à une large discussion à ce sujet. La majorité de ses membres a finalement exprimé le vœu qu'aucun parlementaire ne fasse plus partie du groupe d'études du Département politique.

Dans sa séance de mercredi, le gouvernement a déféré à ce vœu, à regret d'ailleurs, comme l'a indiqué M. Graber hier matin. « Le Conseil fédéral demeure d'avis que l'appel fait à des membres des deux Conseils de siéger au sein de groupes consultatifs extra-parlementaires est non seulement juridiquement admissible, mais correspond, dans bien des cas, à une nécessité. Cela vaut en particulier dans la mesure où le champ d'activité et la méthode de travail de tels groupes se distinguent nettement des compétences des commissions parlementaires existantes », indique en effet un communiqué officiel publié à l'occasion de cette conférence de presse. En l'occurrence, toutefois, il fallait éviter un conflit durable entre une commission parlementaire permanente et le gouvernement.

Dans ces conditions, les sept parlementaires désignés pour faire partie du groupe d'études seront remplacés par des hommes politiques ne remplissant aucun mandat parlementaire à l'échelon fédéral. Ainsi sera maintenu, malgré tout, le contact plus que jamais nécessaire, à ce stade de l'élaboration des décisions, avec les partis politiques.

Mieux, comme M. Graber l'avait promis à l'époque, des femmes seront appelées à siéger dans le groupe. Des noms, déjà, sont retenus. Un rajeunissement de l'équipe des conseillers, tel que nous l'avions souhaité à l'époque, s'avère plus difficile à réaliser. aux yeux de M. Graber, qui a tenu ces propos-ci, hier matin : « Nous n'avons que faire d'une table ronde de contestataires ou d'oppositionnels, qui ne serviraient à rien d'autres qu'à nous faire perdre notre temps ». Le chef du Département politique confond sans doute jeunesse et contestation. Dans son esprit, en tout cas, le « groupe idéal » serait constitué uniquement de gens ayant de la bouteille, des relations, une certaine ouverture d'esprit et de la pratique. Quoi qu'il en soit, ce groupe d'études de politique étrangère entrera en fonction cet automne.

Pas question non plus de renoncer au groupe de travail pour les questions d'information, le 2e organe consultatif — et dans une certaine mesure exécutif — dont tient à s'emparer M. Graber et dont le rôle consisterait à vulgariser les notions de base indispensables à une réelle compréhension de la politique étrangère élaborée par le Conseil fédéral, avec le concours du 1er groupe.

Comme prévu, c'est une équipe de responsables du DPF (secrétaire général, chefs de divisions, etc.) qui formera le noyau central de l'organisme, avec deux ou trois personnalités proches des moyens de communications de masse, tout particulièrement capables de déceler — par leur métier et leurs qualités — les questions que se posent les citoyens.

Ce noyau permanent cherchera à interpréter l'opinion publique, choisira les sujets à traiter, déterminera

les connaissances de base à fournir aux citoyens en général et aux écoliers en particulier, définira en résumé ce qu'il a lieu de faire. Il donnera alors mandat à des spécialistes de la presse, de la radio et de la télévision, choisis de cas en cas, de réaliser des programmes d'information et d'éducation au sens large du terme. Selon le premier projet de M. Graber, ces exécutatns auraient dû constituer une équipe permanente elle aussi, au sein de laquelle aurait pris place M. Roger Nordmann.

Mais les personnes approchées ont exprimé la crainte d'être taxées de « gouvernementalisme honteux » (serait-ce le pire des défauts, à notre époque ?) Et, à part M. Nordmann, ont refusé de faire partie d'un organe permanent. Cette tournure des choses a amené M. Graber à décider qu'il constituerait des équipes différentes, au fur et à mesure des besoins et des cas.

Quant à Roger Nordmann, lorsqu'il a constaté que son nom nuisait à la cause qu'il était prêt à défendre plutôt qu'il ne la servait, qu'il suscitait des informations et des commentaires le plus souvent erronés, il a décidé de se retirer de tout cela. Ce que M. Graber regrette, personnellement, « encore que personne ne soit irremplaçable », a-t-il ajouté.

Ainsi donc, on peut dire, selon l'expression fameuse de Victor Hugo, que M. Graber a « glissé, roulé, grimpé, cherché, marché, persévéré, voilà tout. Secret de tous les triomphes ». On veut espérer qu'il est parvenu au bout de cet histoire, qui ressortit en fait à de la simple cuisine interne. D'autres départements fédéraux ont su régler depuis longtemps, et sans fracas, des brouilles de ce genre. Ce n'est pas la première fois qu'un magistrat s'entoure de conseillers, diable ! Pourvu qu'en l'occurrence cela serve à quelque chose.

M. M.

## Et le peuple ?

*M. Graber a donc retiré leur mandat de conseillers de la Couronne aux sept députés pressentis en mars pour faire partie du groupe d'études politiques. Nous n'y verrions aucun inconvénient — puisque cela doit calmer les appréhensions de la Commission des Affaires étrangères du National — si nous étions persuadés que ces hommes, légalement et démocratiquement élus par le peuple et pouvant donc prétendre à le représenter valablement, allaient être remplacés par des citoyens ou des citoyennes jouissant d'un égal crédit populaire.*

*Or, jusqu'ici, on a l'impression que ce groupe a été désigné par la volonté du prince (non du souverain...) et par cooptation. Cela est encore admissible, dans la mesure où ce mode de désignation porte sur des personnalités issues de milieux bien distincts : diplomatie, presse, université et grand patronat. Cela est inadmissible dans la mesure où, aujourd'hui, seules ces personnalités-là font encore partie du groupe d'études.*

*On n'y voit plus aucun représentant du peuple. Il est donc indispensable de compléter maintenant l'équipe par des personnalités issues des partis politiques. On peut songer à des parlementaires cantonaux ; eux au moins sont l'émanation d'une partie du peuple suisse. Quoi qu'il en soit, ces hommes et ces femmes doivent être aptes à répercuter dans ce groupe les aspirations de la population et non celles de groupes particuliers et élitaires. C'est hautement souhaitable, à ce stade-là du processus d'élaboration des décisions.*

Michel MARGOT.

National Zeitung, 14. Mai 1971

## Bundesrat Graber buchstabiert zurück

Neue Konzeption für die beiden umstrittenen aussenpolitischen Kommissionen vorgelegt

H. U. B. Bern. In zwei wichtigen Fragen hat Bundesrat Pierre Graber, Chef des Eidgenössischen Politischen Departementes, zurückbuchstabieren müssen. Es betrifft dies die am 8. März dieses Jahres eingesetzte «Studiengruppe für Aussenpolitik» und die «Arbeitsgruppe für Publizistik» (die sogenannte Kommission Nordmann), welche das Politische Departement in Fragen der Aussenpolitik und in informationspolitischer Hinsicht hätte beraten sollen.

Gegen die Idee der «Studiengruppe für Aussenpolitik» wandte sich in der Folge die Aussenpolitische Kommission des Nationalrates, und zwar nicht wegen des Projektes an sich, sondern wegen der Tatsache, dass aufgrund des Proporztes nicht weniger als sieben Parlamentarier diesem neuen, aus 15 Mitgliedern bestehenden Gremium hätten angehören sollen. Die

Aussenpolitische Kommission befürchtete eine Interessenkollision bei diesen Parlamentariern und eine Art «Könkurrenzierung» durch den Rat der Weisen, der unter dem Präsidium von Minister G. Bauer, Präsident der Vereinigung Schweizerischer Uhrenfabrikanten, hätte stehen sollen. Die Contestataires in der Parlamentskommission inszenierten sogar eine kleine Palastrevolution, indem sie den Sitzungssaal demonstrativ verliessen und ihrem Unmut mit Türenschiagen Ausdruck verliehen. Noch am gleichen Tag zog sich der Präsident der Aussenpolitischen Kommission des Nationalrates, G. A. Chevallaz (Lausanne), aus der Studiengruppe zurück. Zurücktreten mussten später auch die Nationalräte Furgler, Hofer, Renschler, Reverdin und Vontobel sowie Ständerat Wenk.

**Angesichts dieser Opposition hat Bundesrat Graber die einzig richtige Konsequenz gezogen und dem Bundesrat beantragt, auf die Berufung von Parlamentariern in diese Studiengruppe zu verzichten.**

Die Landesregierung hat, wie am Donnerstag an einer Pressekonferenz bekannt wurde, am Mittwoch diesen Antrag gutgeheissen und damit dem Wunsch der Mehrheit der Aussenpolitischen Kommission der Grossen Kammer, der erneut Anfang Mai in aller Form geäussert worden war, Rechnung getragen. Wie Bundesrat Graber an der Pressekonferenz ausführte, möchte der Bundesrat einem andauernden Konflikt mit der Nationalratskommission aus dem Wege gehen, obgleich er «nur mit Bedauern» auf die Mitarbeit der aussenpolitischen Experten des Parlamentes in der Studiengruppe verzichte. In grundsätzlicher Hinsicht bestehe der Bundesrat jedoch darauf, dass der Beizug von Parlamentsmitgliedern zu ausserparlamentarischen Konsultativgremien nicht, nur rechtlich zulässig sei, sondern in vielen Fällen einer Notwendigkeit entspreche. Aus diesem Grunde werde die Landesregierung auch in Zukunft auf Parlamentarier zurückgreifen, wann immer dies notwendig oder wünschbar sei. Diesem Grundsatz habe die Geschäftsprüfungskommission des Ständerates am 10. Mai ausdrücklich zugestimmt, sagte Graber.

**Heute stellt sich die Frage, wer die sieben Parlamentarier ersetzen soll. Das Politische Departement hofft, die Ersatzleute, darunter nach Möglichkeit auch Frauen, noch vor den Sommerferien zu finden, damit die Studiengruppe auf Sommerende ihre sicherlich wichtige Arbeit aufnehmen kann.**

Wenn dies möglich ist, sollen auch jüngere Leute zum Zuge kommen, doch will Bundesrat Graber die Kommission nicht nur der Verjüngung willen mit Vertretern der jungen Generation ausstatten, denn man

wolle ja nicht eine «Tafelrunde von Contestataires, die als Oppositionelle geboren wurden», schaffen, versicherte der EPD-Chef. Was man anstrebt, ist eine Art aussenpolitischer «Brain-Trust». Aus diesem Grund ist das EPD gut beraten, wenn es nach Leuten Ausschau hält, die zeitlich in der Lage sind, gewisse Probleme von Grund auf zu prüfen und sich fundierte Gedanken zu den sich stellenden Fragen zu machen. Leider sind derartige Persönlichkeiten sehr selten geworden, weil diejenigen Leute, die wirklich etwas zu sagen haben, an allen Fronten eingesetzt werden.

**Was die sogenannte Nordmann-Kommission betrifft — also jenes Beratergremium, das dem EPD für Fragen der Informationsmethoden und Aufklärungskampagnen als Konsultativorgan zur Verfügung stehen sollte — so hat sich Bundesrat Graber auch hier für eine Neukonzeption entschieden.**

Demnach soll diese Arbeitsgruppe nicht mehr in ihrer Gesamtheit fest zusammengesetzt und gewählt werden. Permanent arbeiten wird eine kleine Gruppe, die vor allem aus Vertretern des EPD bestehen wird. Diese Gruppe soll von Fall zu Fall aussenstehende Informations- und Publizistikfachleute beiziehen, deren Kreis nicht immer der gleiche sein wird. Auf die Mitarbeit verzichtet hat der Waadtländer Publizist Roger Nordmann, den Bundesrat Graber als «Exekutive» dieser Arbeitsgruppe hätte einsetzen mögen (daher auch der Name Nordmann-Kommission). Es war Roger Nordmann, der den Kritikern als Stein des Anstosses gedient hatte, denn man befürchtete, der bekannte Werbemann werde versuchen, die grabersche Aussenpolitik mit wenig orthodoxen Mitteln dem Volk zu «verkaufen». Dieser Verdacht war insofern nicht ganz unbegründet, als Nordmann ein enger Freund Grabers ist dessen «Image» bereits im Kanton Waadt massgeblich mitgestaltet hat.

**Das Ausscheiden Nordmanns wird von Bundesrat Graber «lebhaft» bedauert, obgleich er wisse, dass dieser Mann (an dessen fachlichen Qualitäten nicht zu zweifeln ist) nicht unersetzlich sei.**

Damit dürfte die Skepsis auch gegen diese Arbeitsgruppe hinfällig geworden sein, denn auch andere Departemente (z. B. das EMD) bedienen sich derartiger beratender Fachleutegremien. Abgesehen davon, dass eine Intensivierung der aussenpolitischen Information des Publikums unbedingt notwendig ist, wenn man bedenkt, welche grosse aussenpolitische Fragenkomplexe (UNO, Integration, Katastrophenhilfe usw.) heute hängig sind und vom ganzen Volk, also den Souverän, diskutiert werden müssen.

## Sturm im Wasserglas

Die Bestellung der Studienkommission für Aussenpolitik hat einen Sturm im Wasserglas hervorgerufen. Weshalb? Es waren einige Parlamentarier in diese Kommission gewählt worden, die Mitglieder der aussenpolitischen Kommission des Nationalrates sind. Das hat einige andere Mitglieder dieser Kommission empört. Es geht doch nicht an, meinen sie, dass die gleichen Personen bei der Vorbereitung einer Stellungnahme des Bundesrates mitwirken und nachher als Parlamentarier darüber beraten.

Diese Kritik ist mir unverständlich. Es ist schon in zahllosen Fällen vorgekommen, dass Parlamentsmitglieder in Expertenkommissionen tätig waren. Es hat sich sogar als Vorteil erwiesen, wenn sie nachher bei der parlamentarischen Beratung mit besonderer Sachkenntnis mitwirken konnten. Der Verfasser dieser Zeilen

## Tagwacht, 15./16. Mai 1971

war selbst wiederholt in einer solchen Lage. Es hat nie jemand Kritik geübt an diesem Vorgehen. Der Bundesrat hat jetzt zwar der aussenpolitischen Kommission nachgegeben und die Studienkommission anders zusammengesetzt, um den Sturm zu beschwichtigen. Doch er hat vollkommen recht, wenn er in grundsätzlicher Hinsicht darauf besteht.

«... dass der Beizug von Ratsmitgliedern zu ausserparlamentarischen Konsultativgremien nicht nur rechtlich zulässig ist, sondern in vielen Fällen einer Notwendigkeit entspricht.»

Fragen konnte man sich freilich, ob diese Studienkommission notwendig ist und vor allem, ob nicht vor ihrer Bestellung die aussenpolitische Ratskommission hätte konsultiert werden sollen.

W.

Giornale del Popolo 15 maggio 1971

## Le buone intenzioni di Graber

L'isolamento entro cui ama ritirarsi, la quasi congenita avversione ai grandi spazi, la convinzione di essere un caso unico nel mondo, la volontà di eventualmente collaborare ma «dal di fuori» delle grandi organizzazioni, la scarsa propensione nei suoi rapporti con l'estero ad andare aldilà del fatto commerciale generano attualmente seri imbarazzi per la Svizzera o, per lo meno, la necessità di un ripensamento. Lo si avverte tra riga e riga anche nel recente anemico rapporto del Consiglio federale sulle grandi linee della politica governativa durante questa legislatura: «fu necessario concedere un'attenzione maggiore che non sino a questo momento alle relazioni multilaterali», «le esperienze hanno dimostrato che uno Stato neutro non può sottrarsi agli avvenimenti che si verificano oltre le sue frontiere» ecc.

L'interdipendenza tra le nazioni aumenta, i grandi spazi si impongono, le integrazioni — nonostante gli ostacoli — sembrano la sola via d'uscita per i grandi problemi (compreso quello della politica congiunturale o della politica monetaria), spesso sono gli altri a decidere o a farci decidere e la sovranità nazionale perde di contenuto. Di fronte a quest'evoluzione abbiamo un popolo essenzialmente tradizionalista, sospettoso o scettico nei confronti delle collaborazioni con gli altri, decisamente contrario a tutto quanto sa di sovrannazionalità, pauroso o pessimista verso il futuro poichè le linee di forza che si manifestano rompono il quadro della «eccezionalità» svizzera.

Ora agli svizzeri non si vuol chiedere di rinnegare il passato o quanto di positivo è filtrato nel presente; si pretende solo ch'essi abbiano ad avvertire le mutazioni in atto, ch'evitino di rinchiudersi in se stessi, che siano pronti ad affrontare il futuro.

La «prudenza» è una delle caratteristiche fondamentali della politica svizzera. Quanto si scriveva ad esempio nel rapporto del Consiglio federale del maggio 1968 sulle grandi linee della politica governativa durante la le-

gislatura 1968-1971 (cui fa appunto riscontro il rapporto di questi giorni sull'applicazione di queste grandi linee) può persino suonare stonato e ridicolo a quattro anni di distanza; vi si concludeva infatti: «Senza nessuna esagerazione si può sostenere che il mondo è in preda a profonde mutazioni». Senza esagerazione!

Nel 1971 si aggiunge una considerazione che potrebbe sembrare trascurabile, ma che in realtà è tra i punti più appariscenti e fors'anche più positivi dell'attuale «gestione Graber»: «bisogna intraprendere sforzi supplementari per informare il pubblico sui problemi di politica estera».

E qui entriamo nella sostanza del discorso che volevamo fare. Graber per mettere in atto i suoi propositi ha pensato di creare un gruppo consultivo per i problemi dell'informazione in materia di politica estera. E' di ieri la notizia che ha dovuto per il momento rinunciare alla persona che voleva preporvi (il giornalista romando Roger Nordmann). Ma questa è una noia di minor conto; nonostante il comunicato che è stato diramato, tendente sostanzialmente al compromesso, risulta ancora evidente che tra la commissione degli Esteri del Consiglio Nazionale e l'iniziativa del consigliere federale Graber c'è frizione. La commissione Esteri del Nazionale, non potendo ovviamente dichiarare anticostituzionale la creazione del gruppo per l'informazione o non potendo motivare altrimenti l'inaccettabilità, deve limitarsi a vietare ad ogni parlamentare di aderirvi e il Consiglio federale, «per evitare conflitti», acconsente.

Il problema non è di forma (il Consiglio degli Stati, infatti, è pienamente consenziente con l'iniziativa Graber). Il problema è piuttosto di prerogative minacciate o di orgoglio malcelato. Prerogative minacciate poichè si teme che il neocostituito gruppo di informazione abbia più ascolto presso il dipartimento Politico federale che non la com-

missione degli Esteri del Nazionale. Orgoglio malcelato poichè indirettamente si mettono in luce le manchevolezze, le insufficienze, la scarsa efficacia della commissione (e non è ipercritica: lo ha riconosciuto la stessa commissione decidendo simultaneamente di rivedere i suoi metodi di lavoro e di precisare i suoi compiti).

Forse per comprendere la strana situazione che si è creata e la reazione che ne è nata bisognerebbe porre tutto il problema entro il contesto del conflitto permanente di competenza che oppone il legislativo all'esecutivo nel settore della politica estera. E' un conflitto voluto dalla stessa Costituzione. L'articolo 85 attribuisce infatti alle Camere «le alleanze e i trattati con gli Stati stranieri» nonché «le misure per la sicurezza esterna come pure per il mantenimento dell'indipendenza e della neutralità svizzera» mentre l'articolo 102 assegna al Consiglio federale, «nei limiti della presente Costituzione», la difesa degli interessi della Confederazione all'estero, la osservanza dei rapporti internazionali e l'incombenza delle relazioni estere. «Esso veglia per la sicurezza esterna della Svizzera, per il mantenimento della sua indipendenza e della sua neutralità».

L'interpretazione di queste disposizioni palesemente contraddittorie all'inizio non ha sollevato grossi problemi poichè la politica estera non dava adito ad opposizioni. Le cose cambiarono quando il dipartimento Politico, organo vagabondo che ogni anno cambiava il titolare (il suo capo era infatti tradizionalmente il Presidente della Confederazione) si «fermò», sotto la sferza degli avvenimenti internazionali, nelle mani di Giuseppe Motta. Da allora nacquero le tensioni poichè le Camere vollero esercitarvi il loro diritto di cogestione richiedendo la costituzione di una commissione per gli affari esteri. Il Consiglio federale vi oppose un netto rifiuto, ma il voto della Svizzera sulla questione delle sanzioni contro l'Italia

(1936) fu talmente dibattuto che il Consiglio federale finì con l'accettare la commissione.

La vittoria di quella rivendicazione era necessaria. Attualmente ci si accorge però ch'essa è riuscita a superare solo in parte il pericolo che implicitamente condannava e cioè la mancanza di «comunicazione» (o di informazione) tra Esecutivo, Legislativo e popolo in materia di politica estera. Sono appunto gli avvenimenti recenti, sono le scelte che si impongono, sono i timori di una neutralità che si sposta all'isolazionismo, che inducono l'attuale capo del dipartimento Politico a resuscitare un principio fondamentale provocando addirittura «concorrenza» e animosità tra un gruppo di informazione che vuol essere «nel popolo» e una commissione che dovrebbe tutt'al più servirsene. «Il popolo — rilevava già nel 1966 Pierre Graber, allora deputato — vive troppo a lato dei problemi di politica estera che lo preoccupano meno di tutti gli altri. La colpa è del sistema che vuole la politica estera estranea al popolo».